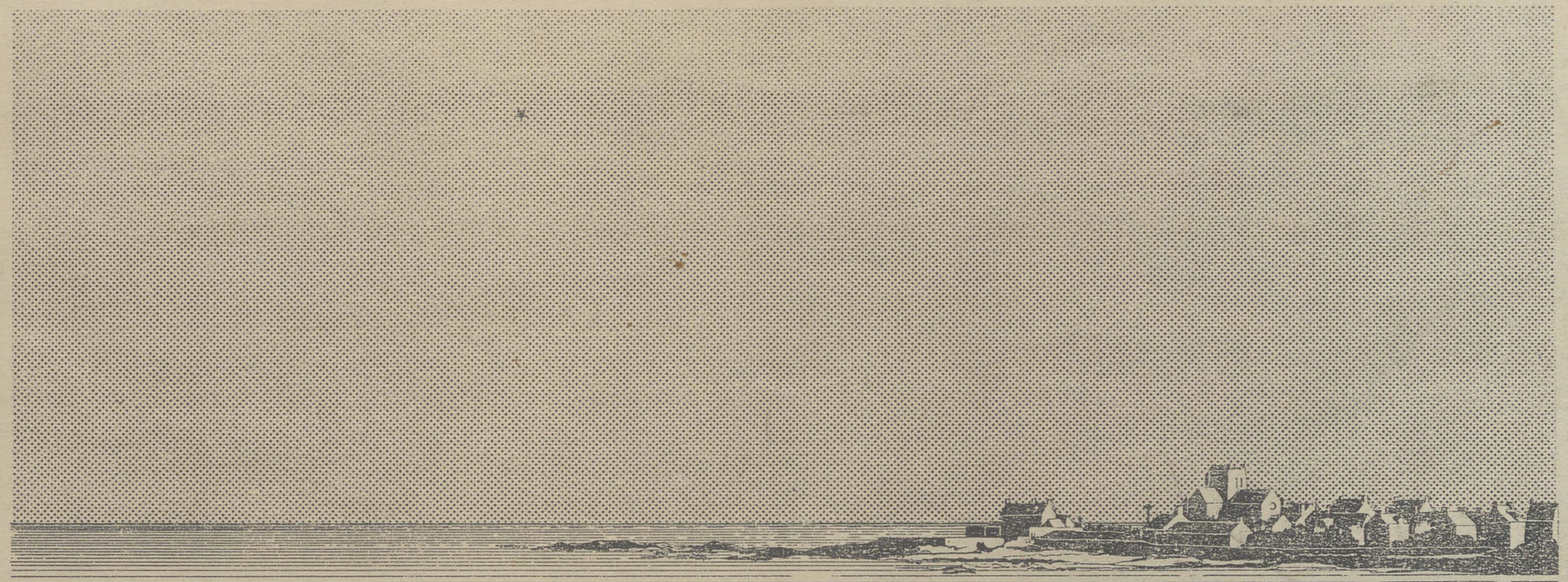


BARFLEUR

ETUDE DE SITE & D'ARCHITECTURE

1980-1982

A.S.B.C.U.R.G.
par François Pougheol

MINISTERE DE L'ENVIRONNEMENT

14 rue des Croisiers B.P.F. 14037 CAEN CEDEX

285
ARC

10.5.1.31
7

BARFLEUR

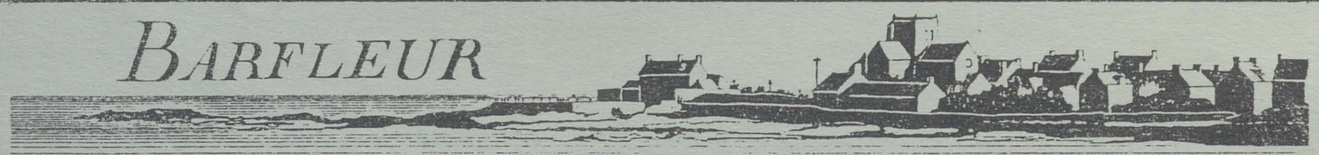


TABLE DES MATIERES

le patrimoine architectural de Barfleur,		*page* 17
sauvegarde et mise en valeur de Barfleur,		*page* 37
le site de Barfleur, son évolution,	*François Pougheol ;*	*page* 3
que planter à Barfleur ?	*Dr Favier ;*	*page* 53

DREAL NORMANDIE
SMCAP/BARDO
N° d'inventaire : 6980

LE SITE





la « côte sauvage »
entre Barfleur et Gatteville

plan schématique de Barfleur
au commencement du XVIIe siècle



Barfleur



DES ORIGINES AU XVIe SIECLE. Du premier port de Normandie qu'était Barfleur au temps de Guillaume le Conquérant, rien ne subsiste. Ce que n'a pas détruit la guerre de cent ans, la mer l'a enseveli. L'exhaussement des eaux marines joint à l'érosion des rivages a peu à peu submergé la plus importante partie de l'agglomération médiévale et rendu impraticable le site de l'ancien port. Le promontoire où s'élève aujourd'hui l'église paroissiale, entourée de son cimetière, se trouvait au milieu du bourg primitif, assez en arrière du port. A la fin du XIXe s., l'abbé Bellot (1) constate la présence, au milieu de la grande grève, de troncs d'arbres et, plus près du rivage, de ruines de constructions, notamment celles de l'ancienne église qui était bâtie en pierre calcaire sur le rocher appelé « le Querquer » ou le « Querqueux » à l'entrée du port actuel. Il signale l'existence de l'ancienne chaussée du port ou « caucherie », aujourd'hui engloutie ; c'est elle qui, sur 50 mètres environ, constituait le mur du quai — ou brise-lame — de l'ancien port ; partant du rocher de la « Corbière », elle se dirigeait vers la « Grosse Haize ». A l'emplacement du port actuel, au lieu-dit Piquot, il y avait, au XVe s., des jardins. Les fortifications et le fort avec sa tour ont été rasés à l'époque des guerres de religion. Du château, point de trace sauf peut-être, aujourd'hui tout près de la digue de la grande grève, le colombier dont le sol est maintenant enfoui sous un mètre de galets (2).

(1) « notice historique sur la ville de Barfleur » par l'abbé Bellot continuée par M. Louis Drouet, Cherbourg, Le Maout 1894. Un barfleurais, M. Duval, nous a confirmé récemment que troncs d'arbres et vestiges de constructions sont toujours visibles à la Grande Grève aux basses mers d'équinoxe. (2) bien que situé à cent mètres à peine de l'église, il est déjà sur le territoire de Gatteville.

Barfleur en 1906
photographie prise par Me Thion notaire à Saint-Sauveur-le-Vicomte

XVIIe et XVIIIe SIECLES. Une carte marine des côtes de l'est du Cotentin, du XVIIe s. (3), montre très sommairement le village de Barfleur avec la rue Saint-Thomas, la rue Saint-Nicolas et la rue des Jardins qui se termine par l'église et le couvent des Augustins. A l'entrée du port, l'on remarque l'importante batterie dont il subsistait encore en 1960 un remblai de terre derrière l'actuel hangar du canot de sauvetage en avant de l'église.

Au milieu du XVIIIe s., une carte aquarellée des côtes du Cotentin (4) nous donne plus de détails : l'église Saint-Nicolas qui ne comporte encore que le chœur ; à l'extrémité de la rue Saint-Nicolas du côté du port, l'énigmatique « château bleu » ; au milieu de la même rue la halle au blé, démolie en 1850, qui s'alignait sur l'église des Augustins et qui contribuait comme elle à rétrécir notablement la rue, ne lui laissant à cet endroit qu'une largeur de 7 mètres. L'église des Augustins a été détruite à la révolution et la mairie est bâtie sur son emplacement. Un fragment de pilier gothique est conservé dans l'ancien jardin du couvent ; d'autres débris sont remployés dans les murs environnants. Quant au cimetière, il est enseveli sous la rue Saint-Thomas et sous un poste de distribution d'essence. Par contre, les bâtiments conventuels et la ferme existent encore. Sur la même carte apparaissent très clairement les cultures, les herbages, les vergers et les jardins, souvent entourés de murs. Le littoral diffère notablement de celui d'aujourd'hui. Le port, plus réduit, occupe l'abri naturel que constitue l'estuaire des ruisseaux de la Planque et de la Bretonne. En ce milieu du XVIIIe s., la mer pénètre encore profondément dans les terres. Elle oblige périodiquement les habitants de la Bretonne qui se rendent à Barfleur à faire le grand tour par Montfarville.

Un plan, très simplifié, de 1782 (5) nous apporte un élément nouveau : les noms de rues (6).

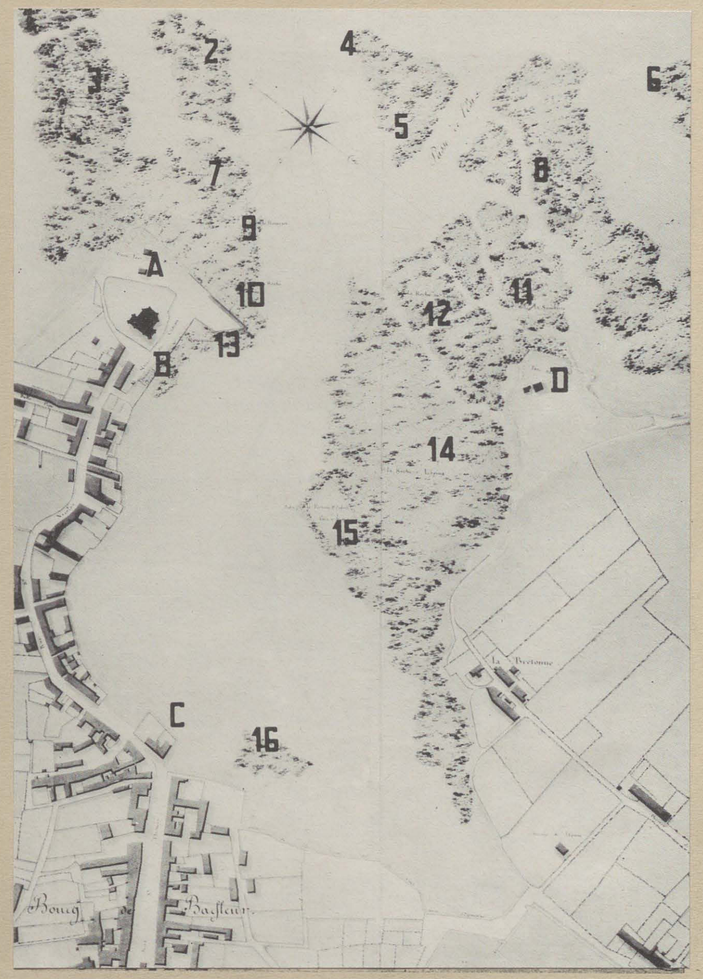
(3) carte de la Hougue depuis le Grand Vey jusqu'à Barfleur, Bibl. Nat., cartes et plans, dépôt de la marine, hydrographie, portefeuille 38 division I. (4) archives de la guerre, Vincennes. J 10-C-499 : Cotentin, série de cartes au 1/14400e ; la 5e partie concerne Barfleur et Gatteville ; sur la 8e est portée la date janvier 1773, les constructions et les murs sont dessinés en rouge. (5) copie du plan du bourg de Barfleur levé par Mercent, géomètre, en avril 1782. Bibl. Mun. de Cherbourg, manuscrit 80 ; les archives de la Manche 48/5 Barfleur conservent également un plan aquarellé du port et d'une partie du bourg au 1/1000e de la même époque. (6) dans un document conservé aux archives du Calvados (C 187) nous trouvons non seulement le nom des rues principales mais aussi leur population respective. L'on note que les rues Saint-Thomas et Saint-Nicolas sont déjà de beaucoup les plus peuplées.

an 1774	hommes	femmes	total
rue Saint-Nicolas	135	149	284
rue Saint-Thomas	127	147	274
chasse Varengue	11	13	24
rue des Sources	32	39	71
rue Bel Pitt	21	19	40
bourg Bourg	36	41	77
bourg Ruaux	11	19	30
	373	427	800



Barfleur et ses environs immédiats
extrait d'une carte du Cotentin de 1773





à gauche, Barfleur en 1911, d'après une plaque photographique, coll. Thion-Lemière

à droite, les rochers de Barfleur ; carte du début du XIX[e] s., indications fournies par Fl. Choisy : A le vieux fort ou fort du nord, B le quai du cadran et l'église Saint-Nicolas, C le « château bleu », D le fort neuf ou fort du sud. 1 la pointe au Moine, 2 Rouba, 3 l'Ilet, 4 la Grande Aise, 5 Lainer, 6 les Coquières, 7 Leronde, 8 le Navet, 9 le Homeset, 10 la Grosse Roche, 11 la Sambière, 12 la Roche au Prieur, 13 le Querqueux, 14 la roche à Lapins, 15 la Fontaine Saint-Julien, parc à huîtres, 16 le Picot

XIXe ET XXe SIECLES. Dans le cadastre dit napoléonien (7) peu de grands changements. La rue Saint-Nicolas qui mène de l'église paroissiale au « château bleu » est construite surtout du côté du port. Les façades arrière et les jardins donnent directement sur la grève.

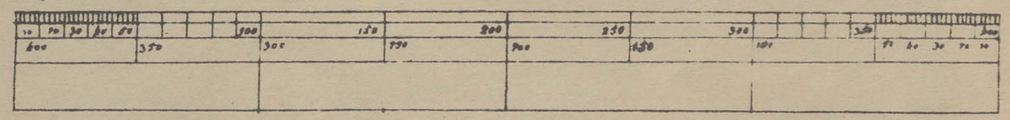
Le plan de 1838 (8) a été exécuté d'après le cadastre pour les projets d'installation future du port. L'on y voit le ruisseau de la Planque draîné. Un pont donne accès à la Bretonne. Près de ce pont, le feu du sud qui, aligné sur le feu du nord, permet aux navigateurs d'éviter les écueils de l'accès au port. A l'entrée de celui-ci, au sud de l'église, dans le prolongement des remblais de l'ancienne batterie, l'on voit une petite jetée — cette petite jetée sur laquelle est aujourd'hui plantée une croix englobe dans ses fondations des vestiges de constructions. Sur ce plan de 1838, l'on voit encore le « château bleu ». Ce « château bleu » était probablement un vestige des fortifications. En 1838, il formait une sorte d'îlot entre les extrémités de la rue Saint-Nicolas et de la rue Saint-Thomas. Les ingénieurs n'eurent aucun scrupule à le raser pour agrandir le port.

De 1842 à 1849 on construit la grande jetée qui mesure 200 mètres et pour laquelle on utilise le granit de Gatteville. De 1861 à 1875, l'on édifie sur 400 mètres de long le grand quai que va terminer une cale. La première tranche des travaux du port est visible sur un plan de 1864 (9). Afin que ce nouveau quai — qui s'appelle aujourd'hui Henri Chardon — soit rectiligne, l'on a remblayé les espaces libres derrière les maisons de la rue Saint-Nicolas. Une vaste place qui reste à aménager s'ouvre désormais ainsi sur le port entre les numéros 20 et 32 du quai. La plupart des maisons qui donnent sur cette place sont contemporaines ou postérieures à la création du quai mais elles suivent plus ou moins le tracé sinueux de la rue Saint-Nicolas.

Dans les plans du XIXe s. figurent souvent les parcs à huîtres qui ont été aménagés dans les rochers proches du « Cracko » et de la grande jetée. L'élevage et le commerce des huîtres sont importants à Barfleur depuis le XVIIe s. (10). Quatre parcs subsistent : « le grand Hot », « le petit Hot » appelé aussi « tente Saint-Julien » (ou, sur le plan de 1838, « Fontaine Saint-Julien »), le « Hot du Havre » et « la Chambre Dorée » ; mais seuls le « Grand Hot » et le « Hot du Havre » pourraient être remis en état. D'après un document des Archives de la Marine, cité par J. Darsel, « ces parcs auraient été construits vers 1689-1690 par les fermiers qui pouvaient y déposer jusqu'à plusieurs millions d'huîtres ; on les mettait à sec à volonté grâce aux esseaux qui y avaient été pratiqués et qu'on levait pour lâcher l'eau afin de bonifier ce coquillage avant de le charger pour Paris, Rouen ou Dieppe » (11).

Commune de Barfleur
Section A du Nord
1ere Feuille
Levée par le Crosnier Géomètre de 1ere classe
N° 1 à 868.
1829.

1/2500.



Echelle de 400 mètres.

N.B. Les communes de Barfleur et Montfarville sont divisées par l'ordonnance royale du 4 mars 1836, conformément aux limites indiquées sur le plan.

(7) cadastre de 1826 au 1/2500e conservé à la mairie de Barfleur. La première feuille de ce cadastre de 1826 comporte le territoire de Montfarville qui sera érigé en commune par l'ordonnance royale du 4 mars 1836. Le hameau du Bourgbourg ou Bretonne dépendait de la paroisse de Montfarville avant la révolution. (8) archives nationales, F 14-10213. Versement des Ponts-et-Chaussées de la Manche. Dans le même dossier à la même cote on trouve également 2 plans de Barfleur de 1849 relatifs aux travaux du port. (9) archives nationales F 14-10277 dossier Manche, trois plans de Barfleur : 1854, 1856 et 1864. (10) Joachim Darsel, l'« Amirauté de Barfleur », revue de la Manche, avril 1968 X-102 et sq. (11) archives nationales marine C 4/174 p. 575, d'après J. Darsel, op. cit.


Beaufond
Aux
Thomas
Coulures
La
Bre-
Vonne
B



Barfleur vers 1838
extrait du « Marin français »



1897 *ouverture de la ligne des « chemins de fer normands »*

Le Ham-Montebourg-Barfleur (15).

la Bretonne en 1906
photographie prise par Me Thion notaire à Saint-Sauveur-le-Vicomte



Dans la seconde moitié du XIXe s., le tissu urbain de Barfleur devient plus dense sans toutefois s'étendre, car l'exiguïté du territoire de la commune — 95 hectares — ne le permet pas. Outre les deux rues principales, de petites rues adjacentes appelées parfois « bels » ou « chasses » (12) sont presqu'entièrement bâties : c'est le cas du « Bel Pitt » ou « chasse du nord » — aujourd'hui la rue du nord — ; de la rue Cache-poudre, près du café de France ; de la rue du Puits Bazine — ou rue du Puits — ; de la rue du Fossé Rabot ; de la place du Scel (enregistrement) — qui est devenue la rue du port — et de la rue Varengue. Les constructions s'implantent aussi au départ des routes de Cherbourg, de Montfarville et de Réville (La Bretonne).

Dans la partie de la Bretonne appelée autrefois le « Bout Ruault » ou « Cracko », existait, au-delà du feu du nord, un quai de pierres sèches utilisé par les pêcheurs (13). C'était probablement le reste d'un bassin triangulaire « propice au carènage, à l'armement des navires et aux manutentions des marchandises ». Ce bassin qui n'était déjà plus en état en 1740 (14) fut comblé vers 1960 avec les déblais de l'ancienne batterie située près de l'église Saint-Nicolas.

L'importance du port justifie, en 1897, l'ouverture de la ligne des « chemins de fer normands » Le Ham-Montebourg-Barfleur (15). En 1907, c'est celle du tronçon Barfleur-Saint-Pierre-Eglise-Cherbourg que va emprunter le « tue-vaques ». Cette dernière ligne traversait en ligne courbe la rue Saint-Nicolas. A la suppression du réseau ferré de Barfleur en 1948, son tracé a été repris par la rue des Ecoles. Sur l'emprise des voies de la gare s'est loti le quartier de la rue de la cité. Dans le nouveau cadastre, la disposition des parcelles permet de retrouver le tracé des voies disparues.

En examinant plusieurs plans de Barfleur, l'on peut faire plusieurs constatations : la permanence du tracé des rues principales ; le développement du port qui correspond à un accroissement notable de la population (16) ; l'érosion du littoral qui nécessite de grands travaux de protection.

La mer, particulièrement destructrice lors des grandes marées, quand le vent souffle de l'est, a dû être contenue par une digue qui longe la grande grève jusqu'au nord de l'église. Le financement de cette digue a été assuré dès le XVIIIe s. par les barfleurais eux-mêmes, inquiets pour leurs maisons et leurs terres et qui se groupèrent en association. Pourtant cet ouvrage est situé sur la commune de Gatteville ! Un rapport de l'ingénieur Delorme (17), établi en 1789 à la suite des dégâts de la tempête du 31 décembre 1788, estime que « tout le quartier Saint-Nicolas se trouvera bientôt isolé du reste du bourg et formera une isle qui bientôt ne sera plus qu'un rocher isolé ». Les récentes inondations, dues aux mêmes causes, ont amené les barfleurais à faire renaître cette association.

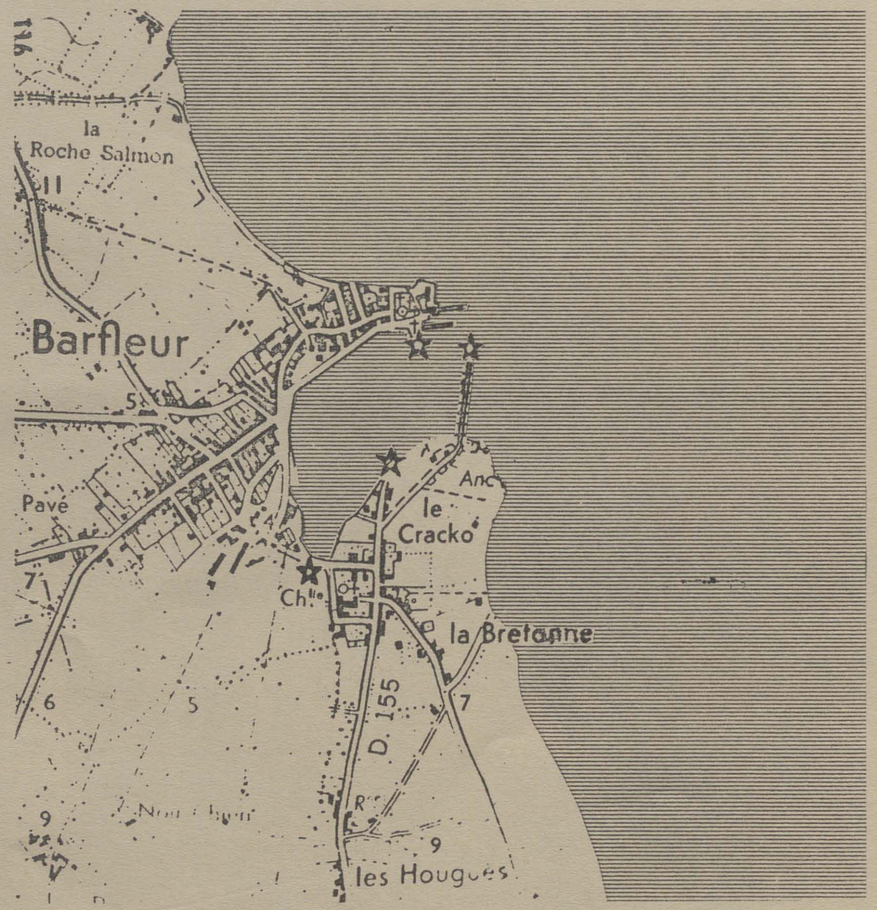
Les Allemands élevèrent au fond du port et le long de la grande grève une digue en béton armé. Craignant un débarquement, ils barrèrent les accès du port par des murs qui ont été démolis en 1944. Des blockhaus et des batteries furent aussi bâtis le long du littoral. Plusieurs servent aujourd'hui de fondations à des pavillons qui s'harmonisent assez mal avec le pays, à la Bretonne en particulier.

D'autres pavillons ont été bâtis depuis la guerre sans qu'il y ait un lien suffisant avec les anciennes rues. La population permanente a tendance à diminuer (18), mais les estivants et les touristes sont de plus en plus nombreux. Aussi voit-on se multiplier les résidences secondaires. Elles transforment notablement, du moins à la périphérie, l'aspect traditionnel du site de Barfleur.

(12) bel signifie proprement boyau ; par suite d'une confusion on dit chasse Bel Pitt au lieu de bel Pitt. (13) cf. cliché Thion 1906, coll. Lemière. (14) J. Darsel nous cite le mémoire de l'inspecteur des pêches Sicard qui est de 1740 et qui indique que le port était alors accessible à des bâtiments de 200 à 300 tonneaux, arch. nat. marine C 4/159. (15) archives nationales F 14 10353 - 1- ; carte du profil de la ligne Valognes à Barfleur 1886. (16) le trafic actif du port, avec l'Angleterre notamment, vit son apogée à la fin du XIXe et jusqu'à la première guerre mondiale : exportation de pommes de terre, de choux-fleurs, de gui, de graines oléagineuses, de soude et de pierres ouvrées ; importation de charbon, de briques, de céréales, de guano. Vers 1874, Barfleur compte une soixantaine de bateaux de 80 tonneaux. En 1872, une bonne année, le port exporte 3 000 tonnes de pommes de terre. Le tonnage total annuel des navires, avant 1875, est de 5 000 tonneaux à l'entrée autant qu'à la sortie. Le tonnage total des marchandises à l'entrée de 300 tonneaux pour une valeur de 20 000 francs et à la sortie y compris le cabotage de 4 500 tonneaux pour une valeur de 650 000 francs (francs de l'époque). § monographie du port de Barfleur par M. de Saint-Amant, bulletin société linéenne de Normandie, Caen, 1875. (17) archives du Calvados C 4166 Digues Barfleur 1789 (11 pièces et 2 dessins : coupe de la digue projetée). (18) il est intéressant de comparer l'évolution de la construction avec celle de la population. Au début du XVIIe s. il ne subsistait que 30 feux. Le chanoine Bellot suppose les chiffres suivants : pour la période 1626-1645 : 514 habitants ; pour 1701-1720 : 664 ; pour 1751-1770 : 602 ; pour 1792-1802 : 941. Pour le XIXe siècle voici les chiffres, d'après les annuaires de la Manche : en 1829 : 1 674 habitants ; en 1867 : 1 253 habitants ; en 1900 : 1 189 ; en 1924 : 1 116 ; en 1940 : 1 065 ; en 1962 : 947 ; en 1975 : 703.



ci-contre : perspective sur la rue Saint-Thomas et sur le port, vus du château d'eau





EVOLUTION DE BARFLEUR

1773

1838

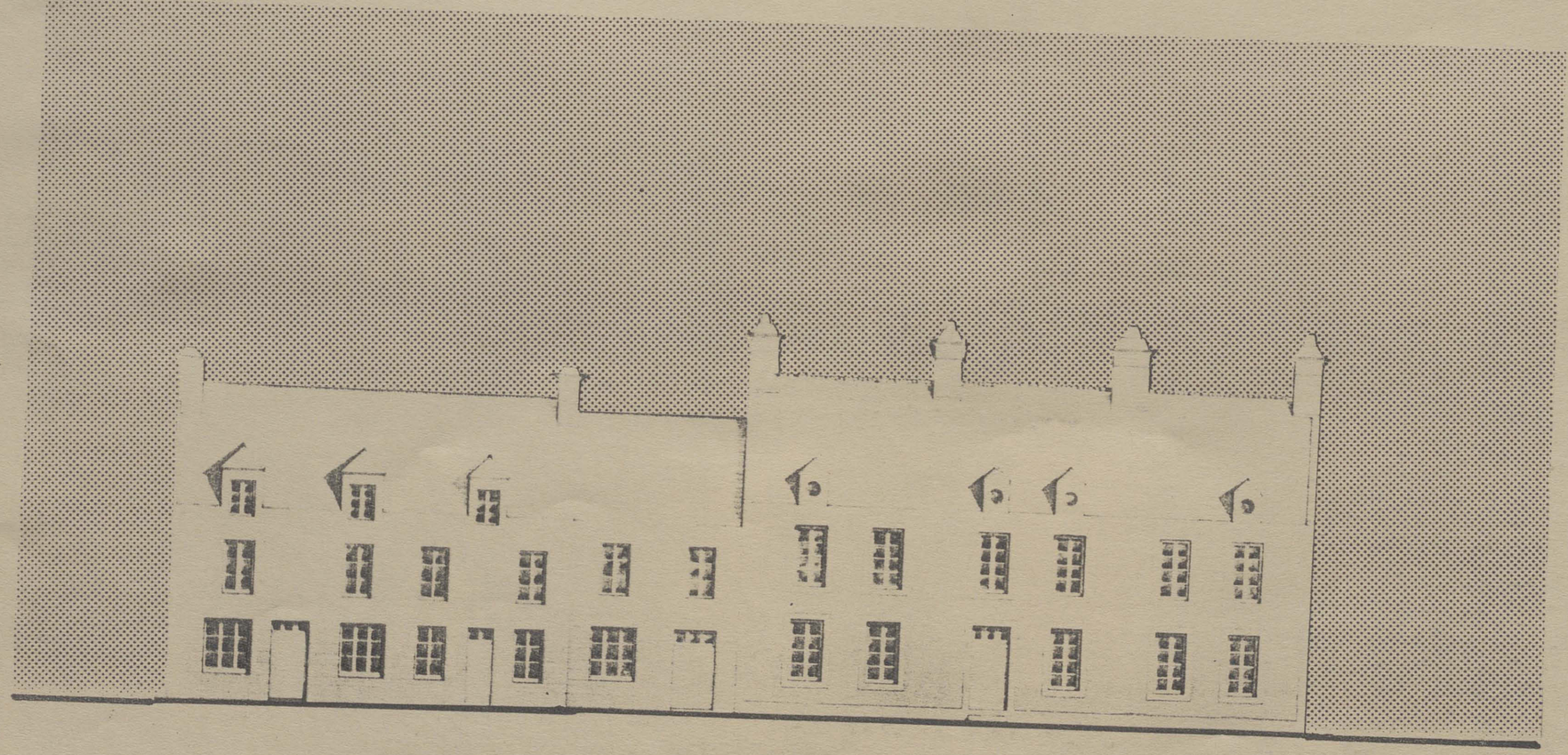
1964




CFCE
CIRCULAR

LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL





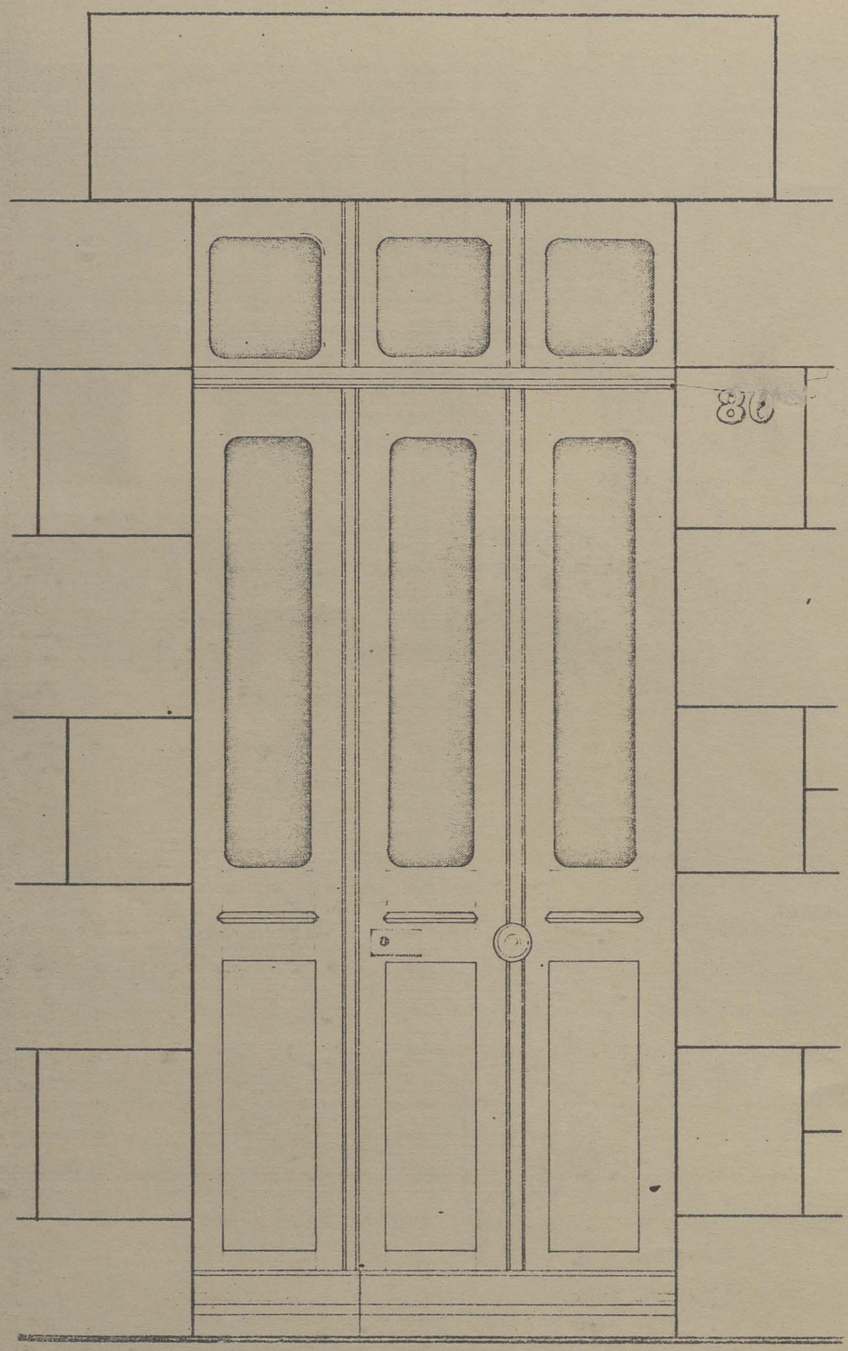
le presbytère, 34 quai Henri Chardon

alignement de maisons de dimensions moyennes à l'extrémité de la rue St-Nicolas, près de l'église. C'est dans l'une de ces maisons que séjourna Signac



MATERIAUX. A Barfleur, l'on retrouve à peu près tous les types de l'habitat traditionnel du Nord-Cotentin, maisons paysannes comme maisons bourgeoises. L'architecture y est conditionnée par les matériaux du pays : le granit pour les murs, le schiste pour les toits. Le granit était extrait à Gatteville ou à Barfleur même. Son grain est plus fin que celui de Fermanville. il est caractérisé par la présence de gros cristaux de microline (1), sa coloration grisé, légèrement rosée, parfois violacée, se fond avec celle du sol. Il en est de même des rues et des quais, très souvent pavés de granit, et des toits de schiste. L'emploi de la pierre de taille est courant. Beaucoup de façades sont entièrement appareillées, principalement celles du XIXe s. C'est l'époque de l'achèvement de l'église paroissiale, des grands travaux du port et du phare de Gatteville. Les autres maisons sont en moellons disposés en assises régulières. Seuls les percements, les chaînages, les corniches et les souches de cheminées sont en granit appareillé. La pierre calcaire est très rare. C'est un signe de richesse ou simplement un réemploi. A la fin du XIXe s., la brique fait son apparition. L'emploi de ce matériau, déploré par certains, apporte une note de couleur et une modénature qui peuvent s'allier avec le granit, à condition que les proportions traditionnelles soient respectées.

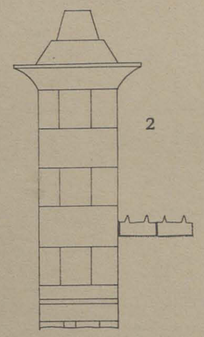




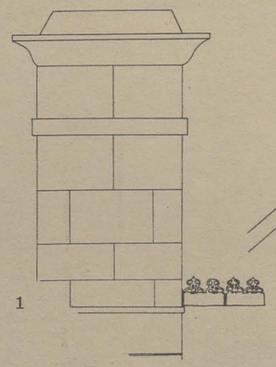
porte tiercée d'un type très répandu à Barfleur au XIXe siècle

PERCEMENTS. Les percements sont fort simples. L'on peut distinguer trois types : de la fin du Moyen-Age jusqu'au commencement du XVIIe s. ; du XVIIe et du XVIIIe s. ; du XIXe s. Les fenêtres du Moyen-Age sont petites, souvent disposées irrégulièrement ; les plus grandes d'entre elles sont divisées par des meneaux. L'on en remarque une à double accolade, dans la cour Sainte-Catherine. Au XVIIe s., les meneaux de pierre furent remplacés par des meneaux de bois qui disparurent progressivement au XVIIIe s. Les fenêtres hautes et étroites du XVIIe s. dérivent des fenêtres médiévales à meneau unique, horizontal. Citons deux beaux exemples de fenêtres à meneaux de bois du XVIIIe s. aux Augustins et à la maison Alexandre. Elles sont encore à petits bois — deux en largeur par vantail et jamais plus —. A la fin du XVIIIe s. apparaissent les fenêtres à grands carreaux — un carreau en largeur par vantail et deux ou trois en hauteur —. Les carreaux, rectangulaires et non carrés, sont proportionnés au vantail, lui-même fonction du percement. Dans le même vantail, ils peuvent être inégaux. Les fenêtres à grands carreaux sont les seules en usage au XIXe s. et pendant toute la première moitié du XXe ; elles correspondent au type même des maisons. Les portes du XVe et du XVIe s., fréquemment chanfreinées, sont souvent en plein cintre ; quelquefois elles sont pourvues d'un linteau droit orné d'une accolade. Les portes elles-mêmes sont généralement pleines. Au XVIIIe s. les portes et fenêtres en arc surbaissé sont d'un emploi courant : on en trouve de beaux exemples sur les façades classiques de la maison Alexandre et des Augustins. Les portes d'entrée pleines, avec imposte vitrée, assez fréquentes en Normandie, se rencontrent aussi à Barfleur. Quand la largeur de la porte est importante, elle est divisée en deux battants inégaux — du simple au double, c'est ce qu'on appelle la porte tiercée —. Plus rares sont les portes extérieures qui comportent un vitrage dans le battant.

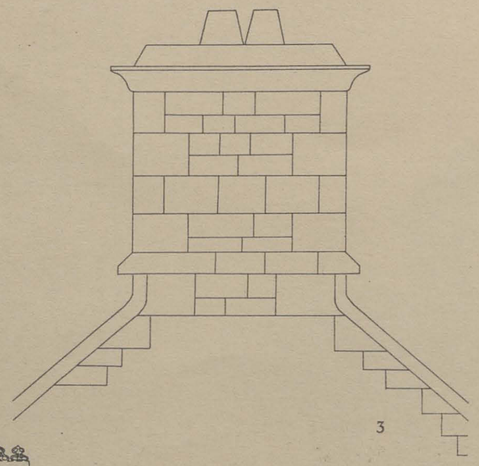

A. ANQUETIL
DÉBITANT
KUB
KUB



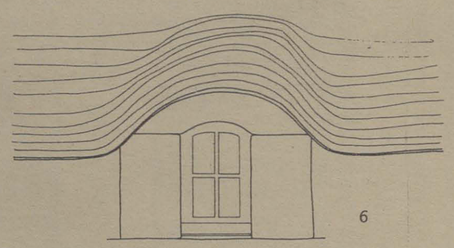
2



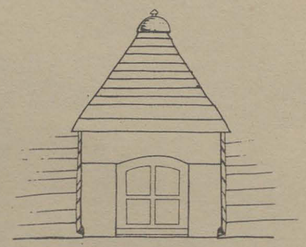
1



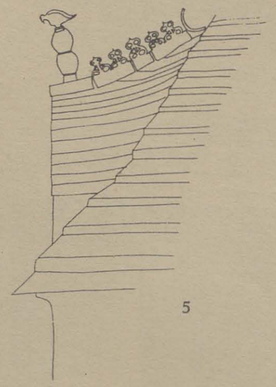
3



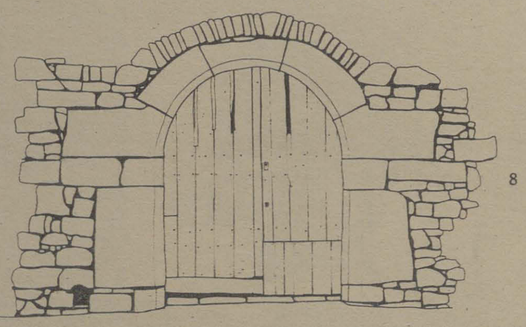
6



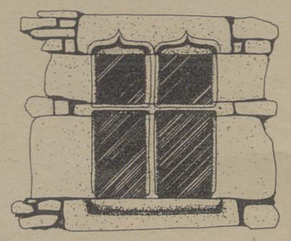
4



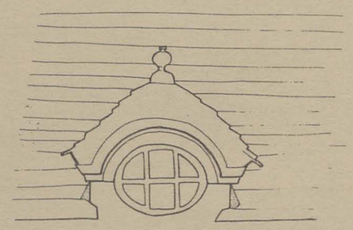
5



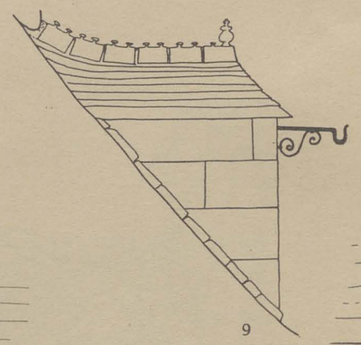
8



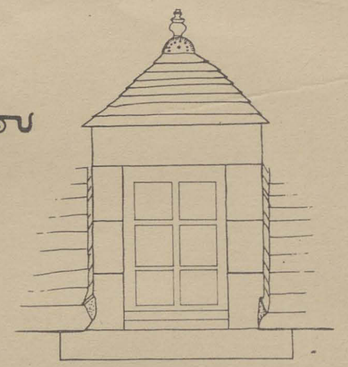
7



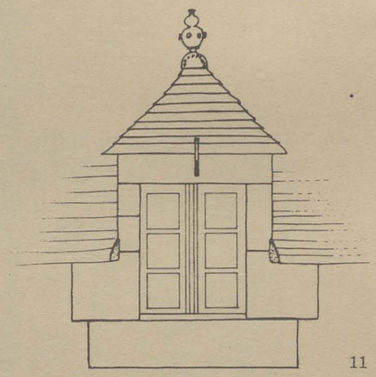
12



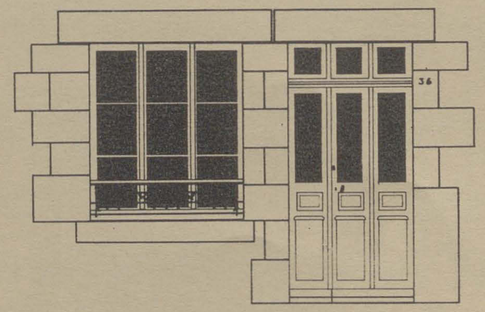
9



10



11



13

éléments architecturaux caractéristiques de Barfleur

1 - cheminée du XVII-XVIII[e]
2 et 3 - cheminées XIX[e]
4 et 5 - lucarnes de la maison Alexandre, XVIII[e], faces frontale et latérale
6 - lucarne « en paupière », 37, rue Saint-Thomas
7 - maison de la cour Sainte-Catherine, fenêtres jumelées avec arcs en accolade, XV-XVI[e]
8 - porte de la même maison donnant sur le quai
9 et 10 - faces latérale et frontale d'une lucarne à croupe au n° 8 de la rue Saint-Thomas
11 - lucarne pendante à croupe, rue Saint-Nicolas, du XIX[e]
12 - petite lucarne avec « œil de bœuf » de la maison Debrix, 72, rue St-Thomas, XVIII[e]
13 - porte tiercée et grande baie, 36, quai Henri-Chardon, XIX[e]

TOITURES. Les toitures, typiques du Nord-Cotentin, sont en pierre, c'est-à-dire en schiste de Tourlaville — qu'on appelle « ardoises à mortier » —. Ce sont des ardoises cambriennes, schistes lustrés sériciteux à chlorite (2). On les extrait à Tourlaville et à La Glacerie, au hameau Truffert. Les carrières ne sont pas épuisées, mais elles ont dû être fermées pour des raisons économiques. Leur réouverture s'impose si l'on veut conserver et développer ce mode de couverture traditionnel de grande qualité. Ces pierres, de couleur verte, sont délitées assez finement — 1 à 3 centimètres d'épaisseur —. Leur largeur, qui peut aller jusqu'à 120 centimètres à l'égout du toit, n'est plus que de 20 centimètres au faîte. Chaque pierre est percée d'un ou deux trous dans lesquels on enfonce des chevilles de bois qui portent sur les linteaux de la charpente. Les pierres, très larges de l'égout, débordent les murs d'une vingtaine de centimètres. Le recouvrement des pierres est des deux-tiers, les lits sont graduellement plus petits ; ils sont liés par un joint en « colle de mortier » peu épais qui bloque les pierres et qui forme barrage au vent et à la pluie. Ce mode de couvrement, très lourd, nécessite de solides charpentes et une mise en œuvre soignée, notamment pour le choix des pierres et le tracé des pureaux. La longévité de ces toitures est remarquable — trois à quatre fois celle des toitures en ardoise ordinaire —. Malheureusement leur réparation est excessivement coûteuse, ce qui risque de les condamner à une disparition quasi totale. A l'heure actuelle, lorsqu'on veut refaire une toiture en pierre, il faut, pour avoir la pierre nécessaire, découvrir trois toitures anciennes de dimensions équivalentes, à moins que l'on n'en importe du Pays de Galles ou que l'on ne se résigne à l'emploi du schiste synthétique. Aussi, le plus couramment, les couvreurs remplacent le schiste de Tourlaville par de l'ardoise ordinaire, par ses imitations, ou même par de la tuile mécanique ou de la tôle ondulée. A l'origine ces maisons modestes étaient couvertes en chaume. La première photographie que nous connaissions du port de Barfleur, vers 1865 (3), nous en montre de nombreux exemples : ce sont des demeures de pêcheurs, de paysans ou de charpentiers de marine. Le chaume — signe de pauvreté — a été remplacé progressivement par la pierre. Mais les couvreurs ont respecté la forme de la charpente : les lucarnes en « paupière » sont les témoins de ce passage du chaume au schiste : leur ouverture est ménagée au-dessous d'une souple ondulation du toit — quelques bons exemples rue Saint-Thomas et dans la ferme de la rue des Fours.

(1) ou feldspath - cf. guides géologiques régionaux, Normandie, Masson, 1977, p. 76, 80 et 81. (2) cf. op. cit. idem. (3) le port de Barfleur à marée basse, vers 1865, photographie conservée à la bibl. mun. de Cherbourg, F 20.3. Le remblai du vieux fort est bien visible. Le grand quai et la maison isolée à l'est de l'église n'existaient pas encore ni non plus l'abri du canot de sauvetage construit après la guerre de 1939-45.

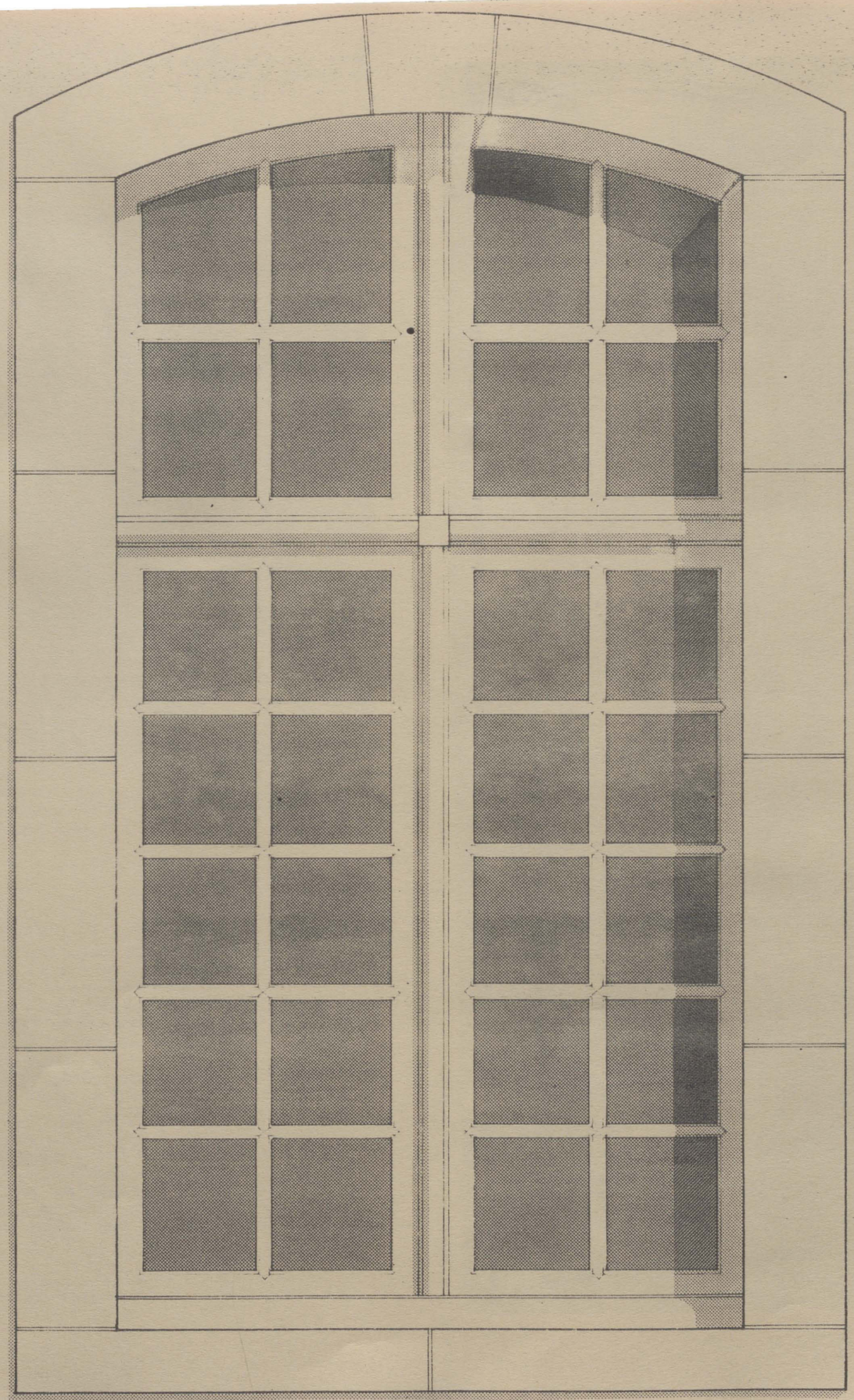
lucarnes en « paupière » rue Saint-Thomas



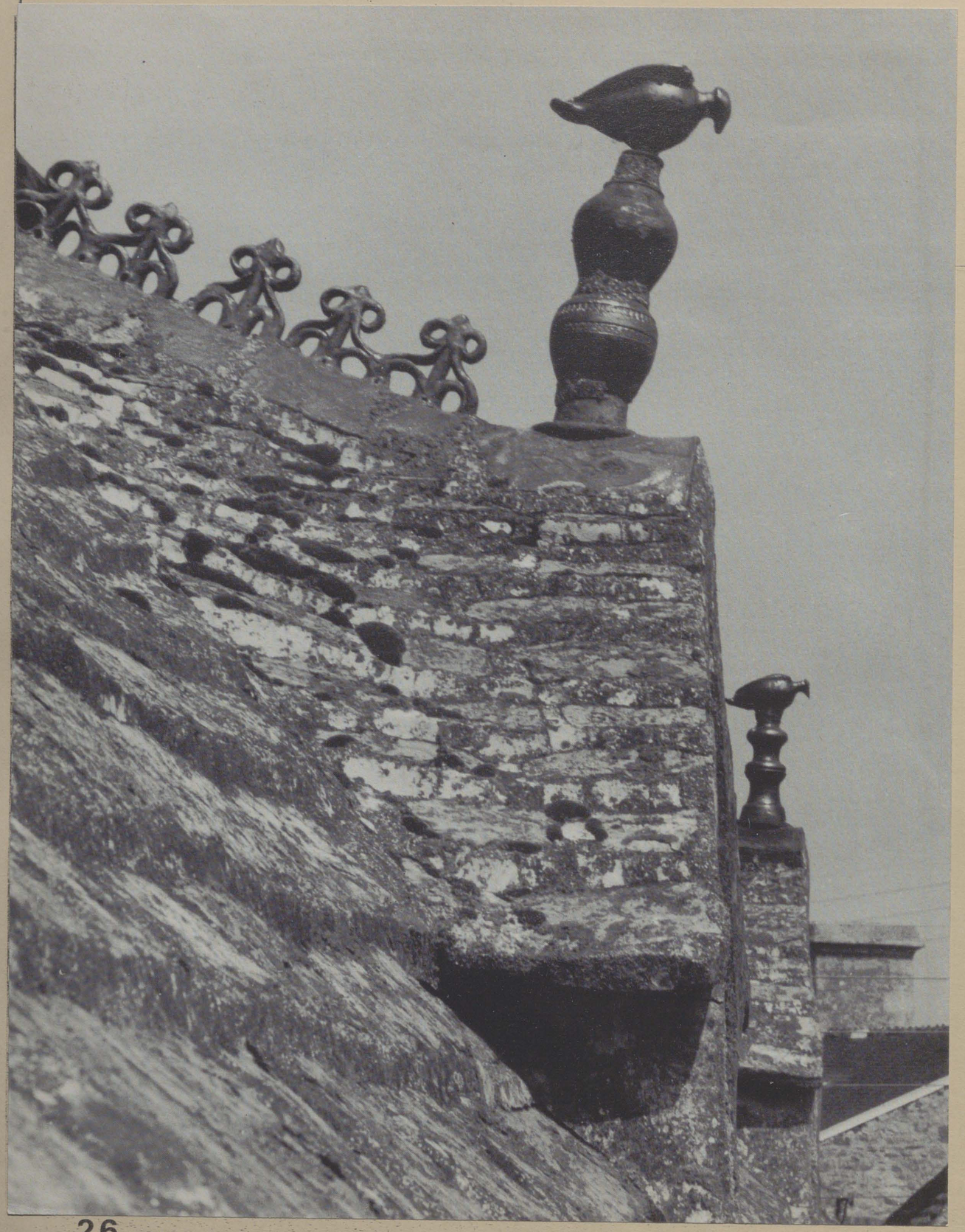


la plus vieille photographie connue de Barfleur





prieuré des Augustins, bâtiments conventuels, détail de la façade restitution

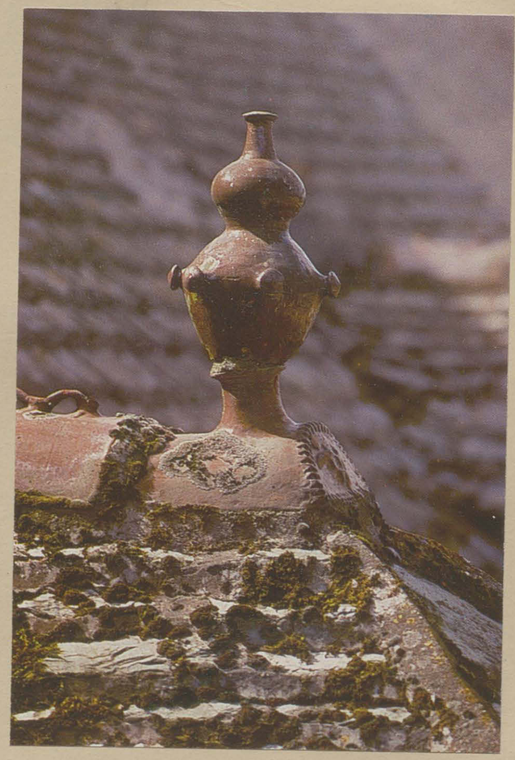


petites lucarnes de la façade principale
de la maison Alexandre



gaudion du couvent des Augustins (4).

épi de faîtage
rue Saint-Thomas

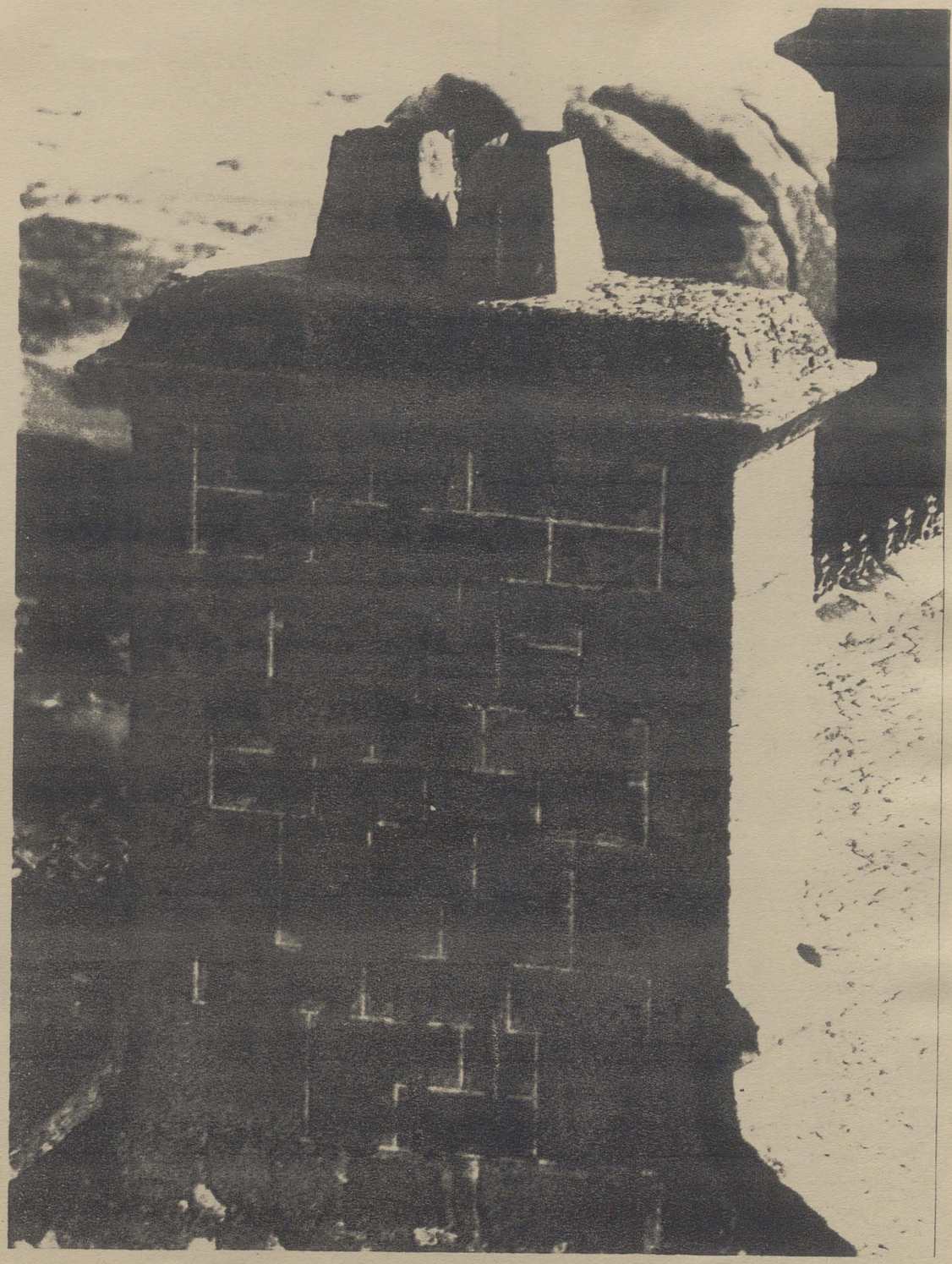


LUCARNES. Chaque toit ou presque comporte une ou plusieurs lucarnes. Leurs types, traditionnels, sont variés : lucarnes « à croupe » avec trois pans de toiture dont l'un, triangulaire, est vu de face ; lucarnes « en bâtière » — ou « niches à chien » — qui comportent une toiture à deux pans et, en avant, un petit pignon ou un fronton triangulaire. Ces lucarnes sont dites « pendantes » lorsqu'elles interrompent l'égout du toit. Les lucarnes les plus petites sont de simples jours qui éclairent les combles. Les lucarnes comportent souvent un crochet de levage en fer.

FAITAGES. Le faîte des toits, comme celui des lucarnes, est souligné par des tuiles faîtières en terre cuite vernissée. On les appelle des « tajettes ». Elles sont ornées de festons, de pointes, plus souvent de boutons. Les extrémités sont marquées par les épis de faîtage ou « abouts de faîteaux », qualifiés parfois de « gaudions ». Les potiers ont pris à cœur de soigner ces curieux éléments de décor. Nombre de ces épis sont de simples bulbes ornés parfois de fleurons, de pigeons ou d'autres figures. Le plus ancien que nous connaissions, du début du XVIII[e] s., provient du couvent des Augustins (4). C'est un parallélépipède orné de têtes, à perruque et à rabat, très expressives. Au numéro 2 de la rue de la Halle, c'est un coq. Sur la chapelle axiale de l'église, nous trouvons un saint Nicolas.

(4) cet épi est conservé à la mairie de Barfleur ; cf. « Habitat rural du Clos du Cotentin », édité en 1980 par l'association Connaissance du Cotentin.

CHEMINEES. Les souches de cheminées sont remarquables par leur excellent appareillage de granit, leur modénature sobre mais élégante. Les plus anciennes, du XVIIe s., ont un conduit large, orné simplement d'une mince plate-bande. D'autres se terminent par un prisme rectangulaire. Les souches du XVIIIe et du XIXe s.,beaucoup plus nombreuses, sont très élancées. Leur entablement mouluré forme corniche ; elles comportent au tiers supérieur une bande légèrement saillante qui allège leur silhouette. Presque toutes ces souches sont construites en pignon ou s'appuient sur un mur de refend de manière à déboucher sur le faîtage. Lorsqu'elles partent d'un mur gouttereau, ce qui est exceptionnel, on les fait plus élevées pour faciliter le tirage. C'est le cas de la grande cheminée de la maison Alexandre.



la maison Caracciolo, rue Saint-Thomas, possède l'un des plus beaux jardins de Barfleur





Le presbytère

HOMOGENEITE DES CONSTRUCTIONS BARFLEURAISES. Les maisons de Barfleur, dont le volume est fort simple, comportent rarement plus d'un ou de deux étages avec des toits à deux pentes égales. Les « grosses maisons » qui dépassent ce nombre se font remarquer. Les rues Saint-Nicolas et Saint-Thomas présentent de beaux alignements, rythmés très simplement par le jeu des toits et des façades inégales. A une moindre échelle, les petites rues, rue du Nord, rue du Port, rue de la Halle, offrent des caractères semblables. De même, à la Bretonne, la rue Julie Postel. Derrière les maisons, les jardins sont protégés par de grands murs, alignés très souvent sur les murs pignons de ces maisons. Cette disposition est très nette rue Saint-Thomas dont les jardins donnent sur les rues parallèles : rue des Fours, rue des Jardins, rue de la Planque. Au-delà des jardins, les champs, les herbages, la mer. L'église, bâtie elle aussi en granit, modeste d'allure, est bien en rapport avec les autres constructions. Presqu'isolée, avec son cimetière, sur un petit promontoire, elle s'avance dans la mer et souligne avec force le caractère austère d'un village maritime fréquemment affronté aux tempêtes. Tous ces éléments, d'une architecture sobre et homogène, doivent leur beauté à la répétition de volumes et de lignes très simples, aux effets d'alignement des rues, à la rudesse et à la solidité des matériaux, à la similitude des couleurs qui contrastent avec la variété bigarrée du port et le perpétuel changement de la mer. Le charme de Barfleur est là : sans prétention, familier, mais unique dans son genre. Il faut tout mettre en œuvre pour le conserver et pour le retrouver là où il a disparu.



alignement de maisons rue Saint-Thomas



mur du jardin de la maison Alexandre, rue des Fours

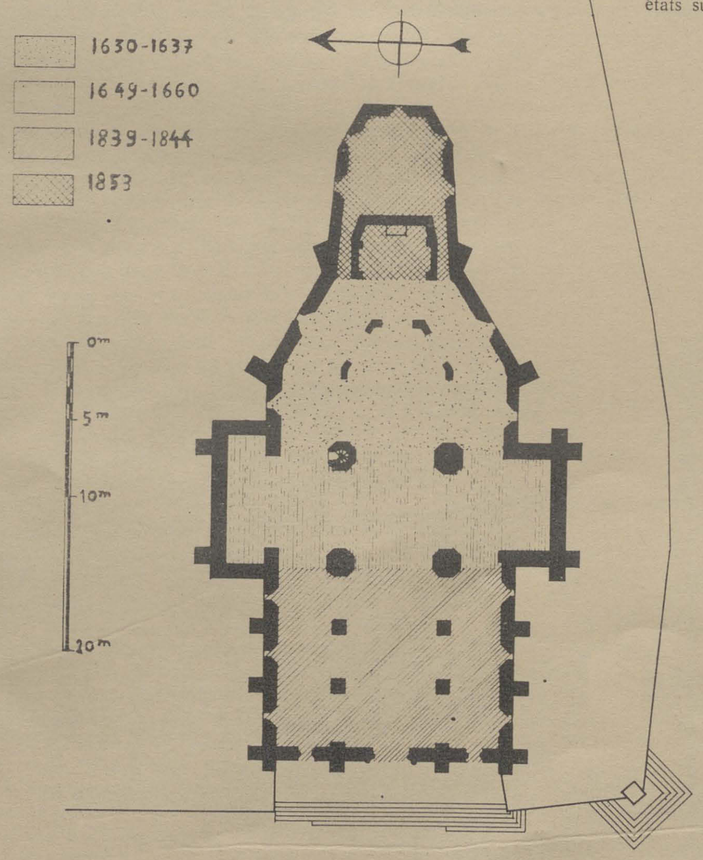


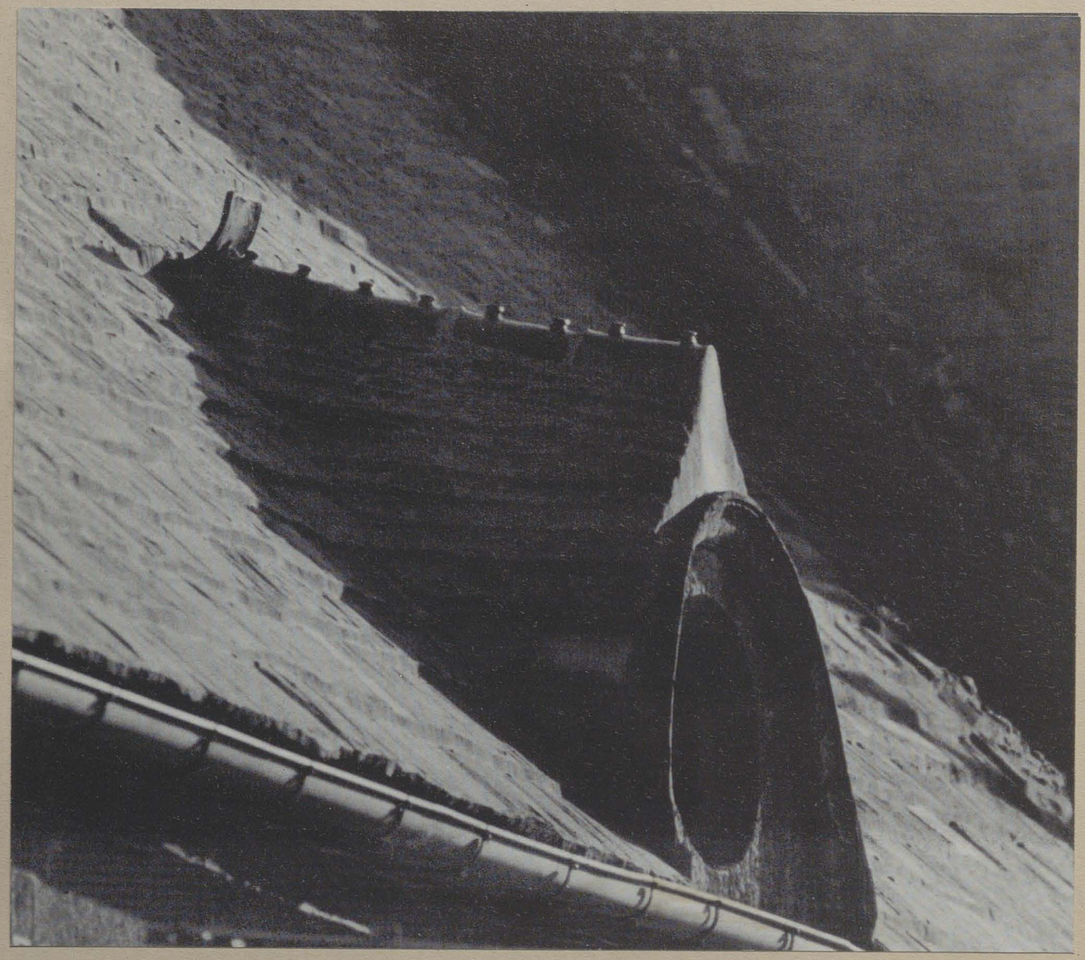
L'EGLISE SAINT-NICOLAS DE BARFLEUR

le chevet de
l'église et la chapelle axiale



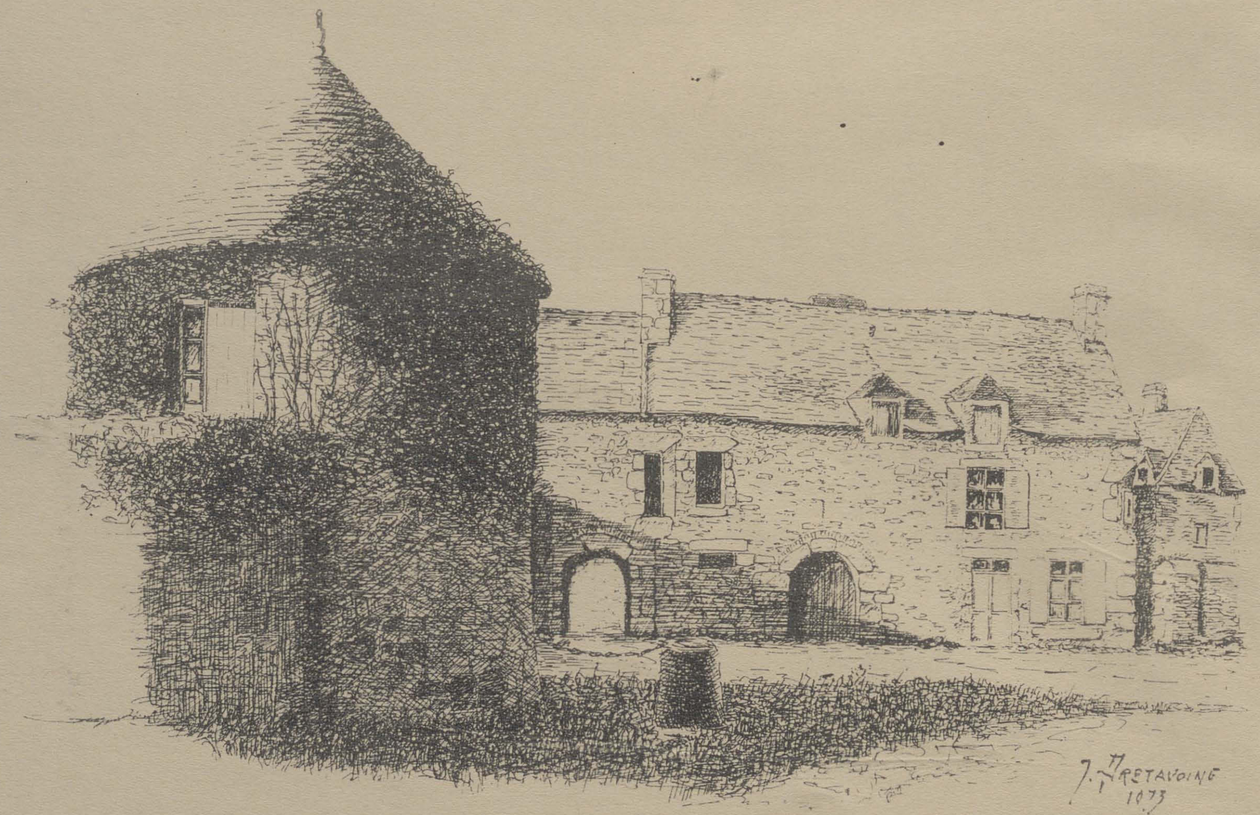
états successifs de la construction
de l'église Saint-Nicolas





lucarne avec faîtage « à boutons »
maison Debrix, 72, rue Saint-Thomas

PROMENADE DANS LES RUES DE BARFLEUR. Les vestiges des plus anciennes constructions sont, pour la plupart, noyées dans des maçonneries plus récentes. La seule maison médiévale à peu près complète qui subsiste se trouve dans la « cour Sainte-Catherine », derrière les maisons de la rue Saint-Thomas. Elle a conservé une entrée cochère en arc surbaissé, une porte avec linteau orné d'une accolade, une petite fenêtre à meneaux et double accolade, quelques « jours » à bel encadrement de granit ; un escalier extérieur ajoute une note rurale qui devait être celle de Barfleur sous l'ancien régime. La maison Hamel — épicerie-librairie au n° 8 de la rue Saint-Thomas — donne également sur la « cour Sainte-Catherine ». Elle possède à l'intérieur, une entrée de souterrain, des portes et un bel escalier à vis en granit qui peu-



les maisons de la « cour Sainte-Catherine » vues du côté du port

vent remonter au début du XVI[e] s. Plus tardif le colombier de la grande grève. C'est une tour de granit ronde coiffée d'une coupole en tas de charge qui laisse béant, au centre, l'orifice de sortie des colombes.

Au 16 de la rue Saint-Thomas, tout près de la « cour Sainte-Catherine », la maison Caracciolo, malgré les remaniements qu'elle a subis au début du siècle, témoigne, avec ses hautes fenêtres, ses bandes horizontales et sa massive cheminée de l'architecture du XVIII[e] s. A part l'intrusion de « chien-assis », les formes traditionnelles y ont été assez bien respectées. La façade arrière — où l'on retrouve des fenêtres hautes et étroites — donne sur l'un des plus beaux jardins de Barfleur. A l'intérieur, une belle cheminée, un escalier et une porte — cette dernière paraît antérieure à la maison elle-même —. Au 3 de la rue Saint-Thomas, la « maison Alexandre » fut peut-être autrefois le siège de l'amirauté de Barfleur. C'est une demeure noble qui présente les dispositions d'un hôtel urbain. Elle donne sur la rue par une petite cour fermée. La façade début XVIII[e] s., aux larges percements est flanquée de deux ailes symétriques plus modestes ; la porte et les deux fenêtres du rez-de-chaussée, en arc surbaissé, ont conservé leurs meneaux de bois. Le même type d'ouvertures se retrouve aux Augustins. La toiture, très ample, comporte de charmantes petites lucarnes surmontées de pigeons en terre cuite. La cave est voûtée. Dans la cuisine, pavée de granit, la grande cheminée semble plus ancienne que la maison. La façade arrière, plus austère, ouvre sur une petite cour, séparée par un muret de granit d'un agréable jardin. Le logis des Augustins est la construction la plus remarquable de Barfleur. L'on y pénètre par la cour de la mairie, au 64 de la rue Saint-Thomas. Au-dessus de la porte cochère, niche ornée de volutes. Les bâtiments conventuels sont de 1739. Ils n'ont pas subi de grandes transformations du moins pour le gros œuvre. La grande façade sur les jardins, d'un classicisme austère du début du XVIII[e] s., s'orne simplement d'un grand fronton triangulaire sur le corps central, de chaînages verticaux à bossages et d'une corniche moulurée. L'appareillage des chaînages et des percements est en granit. Les murs eux-mêmes sont recouverts d'un bel enduit gris-ocre légèrement violacé qui rappelle la couleur de la pierre. L'harmonie de cette belle façade est malheureusement rompue par le mur qui partage les jardins. La maison de ferme du couvent porte l'inscription « pax vobis. 1779 ». Les communs, très modifiés, possèdent quelques parties qui peuvent remonter au XVI[e] s. La « maison Debrix », 72, rue Saint-Thomas, et le presbytère, 34 quai Henri Chardon, sont de belles demeures bourgeoises du milieu ou de la fin du XVIII[e] s. Elles présentent sur rue des façades classiques et symétriques avec de curieuses lucarnes en « œil de bœuf ». Celles de la « maison Debrix », plus soignées, sont en pierre calcaire d'Yvetot — on dit aussi « pierre de Valognes » —. Le presbytère est revêtu d'un enduit ocre. Les belles demeures comportaient fréquemment de tels enduits dont la réserve était faite dans les appareillages par un relief en creux de 1 ou 2 centimètres ; on laissait le granit apparent pour l'encadrement des portes et fenêtres ainsi que pour les chaînages. La « maison Alexandre » a perdu son enduit ; les Augustins ont conservé le leur. Au XIX[e] s. et au début du XX[e] s., on exécutait parfois à Barfleur des enduits peints en faux-appareil qui laissaient ressortir le granit des pierres appareillées, c'est le cas des maisons voisines du presbytère.

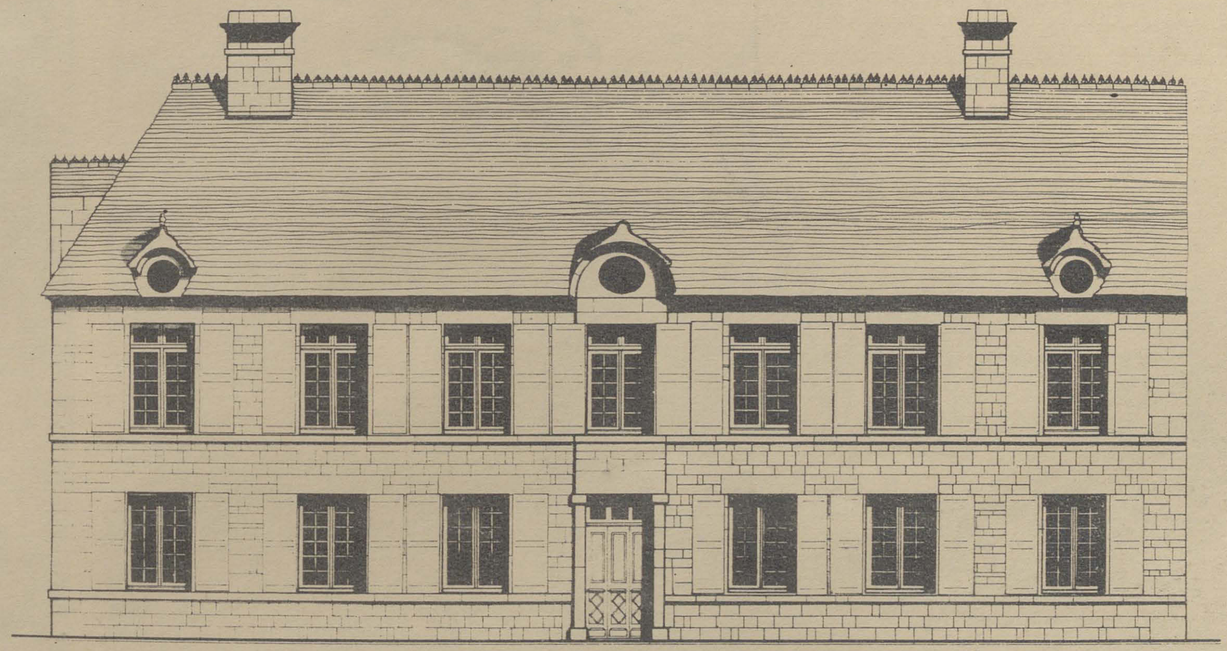
D'autres maisons barfleuraises ne laissent prévoir extérieurement aucune curiosité. Il est bon parfois d'y entrer ; ainsi au 13 de la rue Saint-Nicolas, on trouve un escalier à vis et des portes du XV[e] s. dans une tour dont le contrefort abrite des latrines. A la Bretonne, la maison de sainte Marie Madeleine Postel — XVII[e] s. — a conservé à peu près l'aspect d'origine avec ses fenêtres étroites et son escalier ; sur les murs on retrouve des pierres de remploi de la primitive église romane de Barfleur. Près de cette maison, la communauté de religieuses fondée par la sainte a construit une école et une vaste chapelle. Celle-ci fut édifiée en 1893 pour la béatification et inaugurée en 1908.

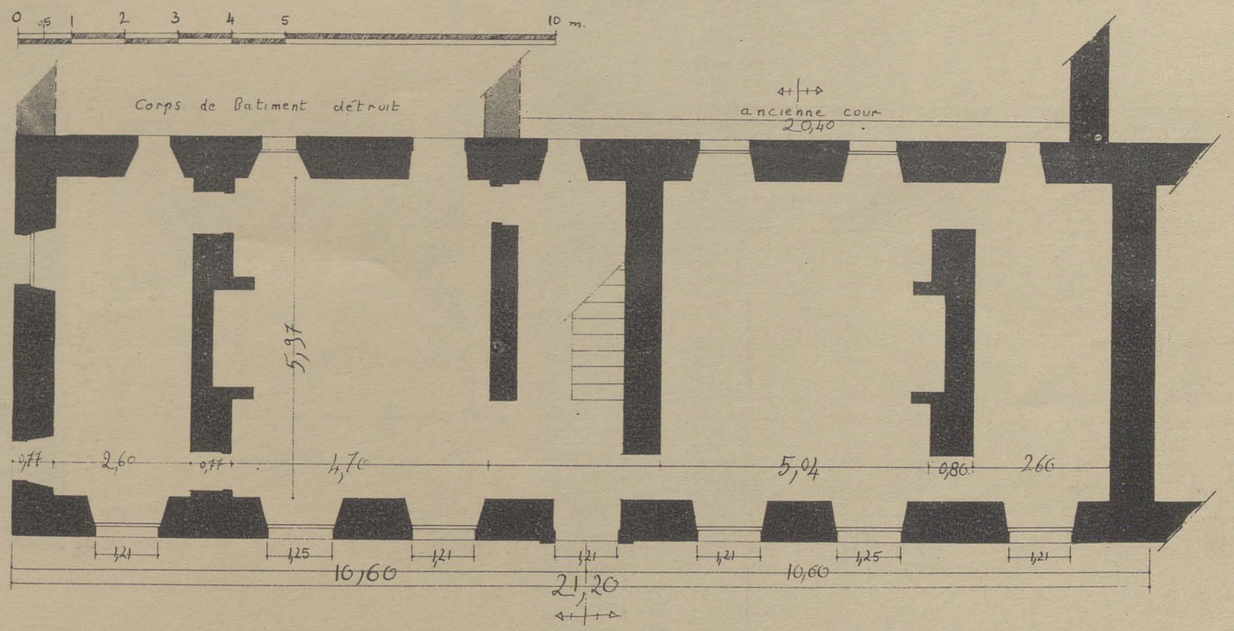
Chère au cœur des barfleurais, elle mérite aussi notre attention ; c'est un bel exemple de cet art néo-gothique que nous redécouvrons aujourd'hui avec intérêt. Le vaisseau est très simple, bâti en granit, tandis que les voûtes sont en pierre calcaire. Elle a heureusement conservé son mobilier et surtout ses vitraux (5) où est retracée la vie de sainte Marie Madeleine, notamment les épisodes qui concernent Barfleur. Ce bel ensemble de l'art religieux de la fin du XIX[e] siècle mérite protection. N'oublions pas non plus quelques constructions plus modestes telles que cette petite maison du « Cracko », près de la grande jetée, — qui est actuellement dissimulée par les caravanes du camping — ; la maisonnette du port au pied du cimetière, 2 quai Henri Chardon ; sur le même quai, au n° 14, une agréable demeure précédée d'un jardin qui conserve encore un peu de toiture en pierre ; au 7 et 9 de la rue de la Halle, une longue maison basse avec porte cochère et porte piétonne. Toutes ces maisons que nous avons parcourues rapidement n'ont rien d'exceptionnel ; elles valent par leur simplicité et par leur accord entre elles. A Barfleur, il y a très peu de notes discordantes. C'est là sans doute le secret de son caractère attachant.

(5) ces vitraux, œuvre de Duhamel-Marette, maître-verrier à Evreux, ont été achevés en 1899.

élévation de la façade principale de la maison Debrix, 72, rue Saint-Thomas

au-dessous :
plan de la maison Debrix





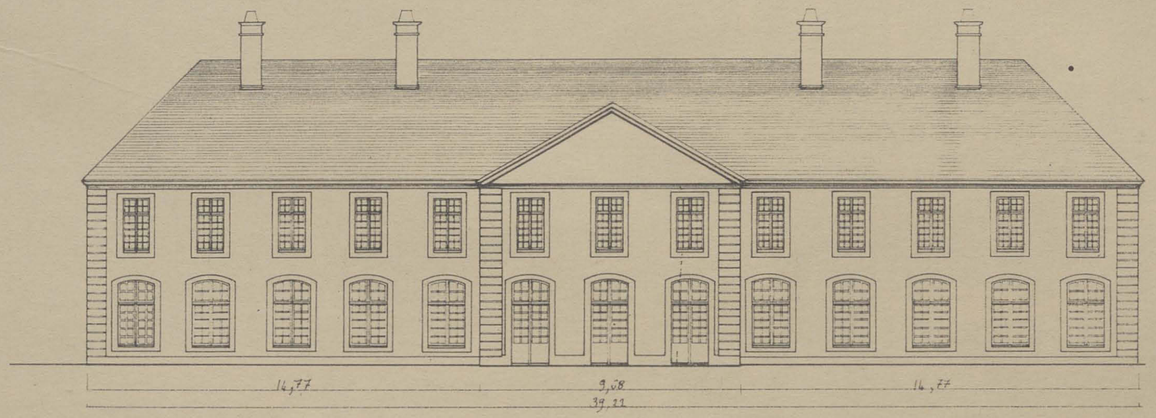


PRINCIPAUX POINTS D'INTERET
DE BARFLEUR

1. église Saint-Nicolas
2. cour Sainte-Catherine (XVI[e] s.)
3. colombier (XVI[e] s.)
4. ancien couvent des Augustins (XVIII[e] s.)
5. maison de Julie Postel (XVIII[e] s.)
6. Maison Alexandre (XVII[e]-XVIII[e] s.)
7. presbytère (XVIII[e] s.)
8. maison Caracciolo (XVII[e]-XX[e] s.)
9. maison Debrix (XVIII[e] s.)
10. ferme, rue des Fours (XVIII[e] s.)
11. chapelle Sainte-Marie-Madeleine, dite de la Bretonne (fin XIX[e] s.)

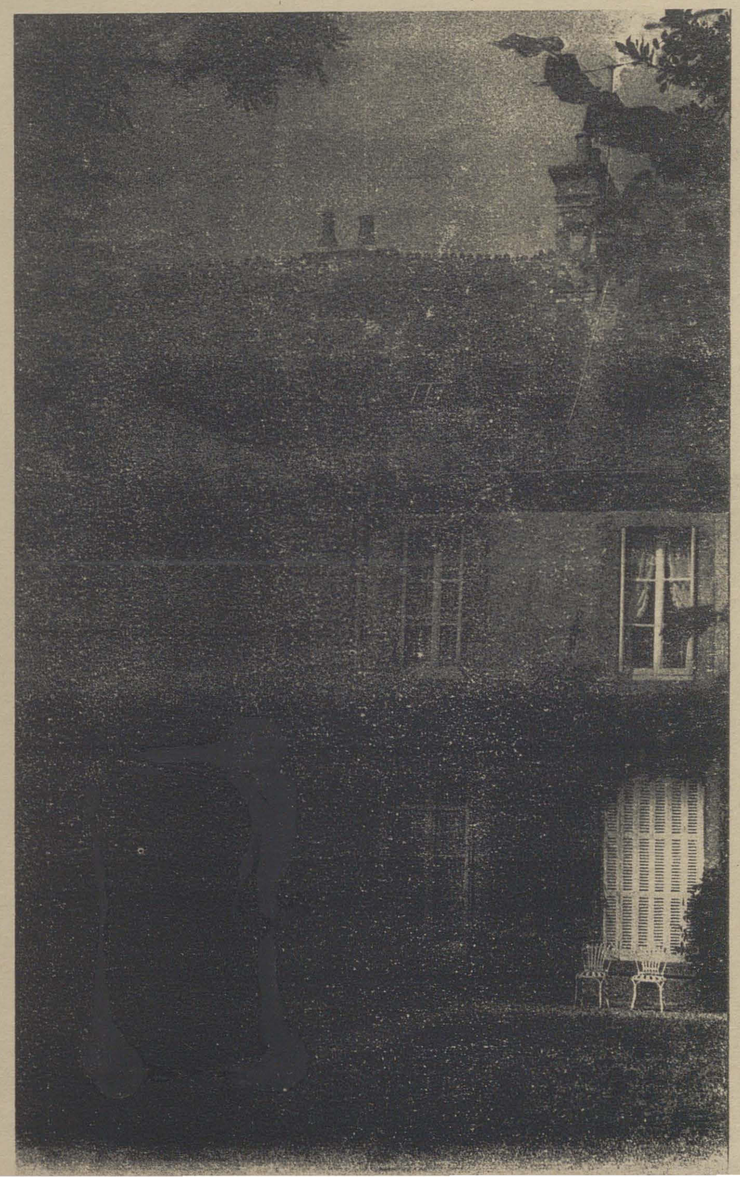


le colombier,
près de la grande grève



ci-dessus : élévation des bâtiments conventuels (restitution par Fr. Pougheol)

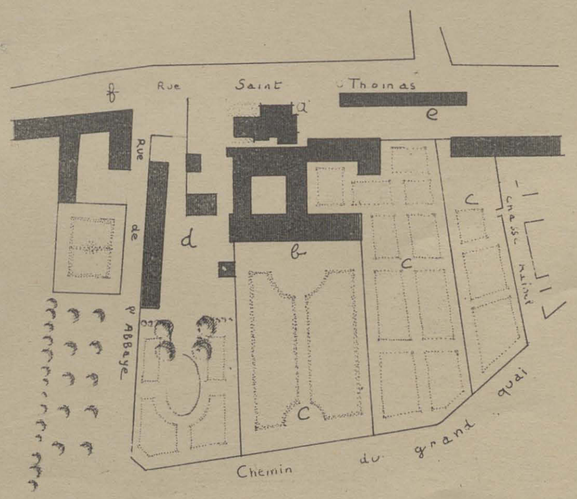
ci-dessous :
façade actuelle sur jardins

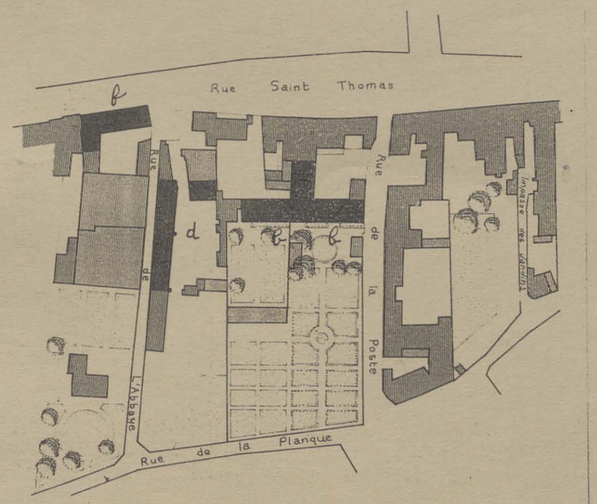


plan du couvent des Augustins dressé par F. Pougheol
à gauche
l'état avant la révolution
à droite l'état actuel

- bâtiments antérieurs au XIX[e] siècle
- bâtiments remaniés ou modernes
- hangars, appentis, serres

a) église
b) bâtiments conventuels
c) jardins
d) ferme
e) « halle au blé »
f) maison Debrix





BARFLEUR

Val-de-Saire (Manche)

MISE EN VALEUR





quai Henri Chardon

1902.

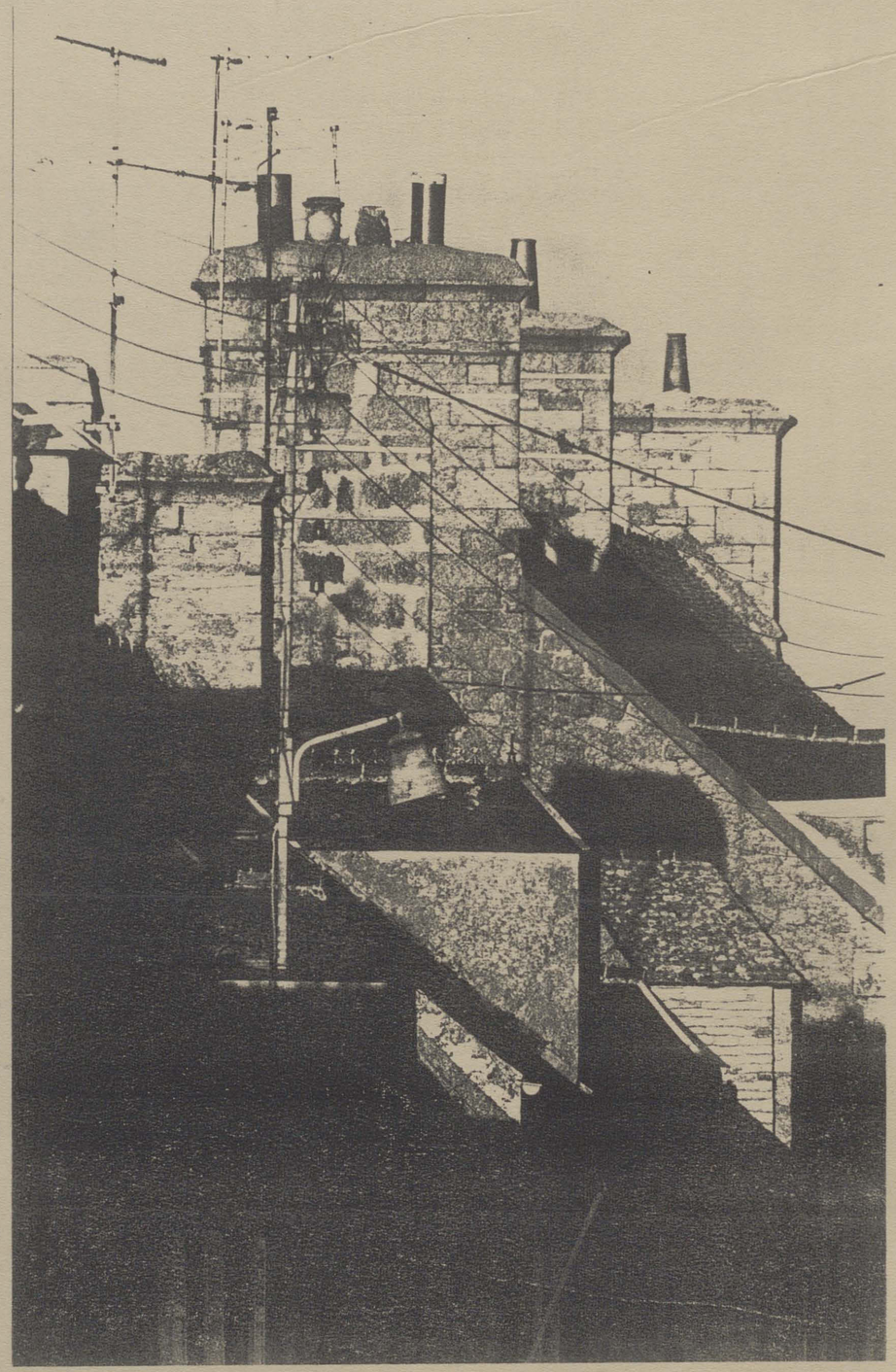
& 1982 ?

La mise en valeur du site et de l'architecture de Barfleur est une œuvre de longue haleine qui suppose l'accord et la bonne volonté de tous. Son objectif n'est pas de contrecarrer les intérêts des personnes privées, ni d'arrêter le courant de la vie, ni de rendre celle-ci monotone. Il s'agit au contraire de favoriser, en les canalisant, les initiatives privées ou associatives ; d'exalter le caractère propre du pays ; d'utiliser toutes ses ressources — et la beauté n'est pas la moindre —. Cette tâche demande patience et mesure. Que l'on veuille bien ne pas perdre de vue que Barfleur dispose de moins de 100 hectares de superficie et qu'il compte à peine 750 habitants l'hiver. Mais son patrimoine est unique et la meilleure façon de préparer l'avenir est de respecter, de sauvegarder et de mettre en valeur ce patrimoine.

ELEMENTS DE DEGRADATION. Beaucoup de formes, de matériaux, d'éléments de décor, bons en eux-mêmes, risquent de détruire l'harmonie des ensembles homogènes s'ils sont employés à contretemps. A Barfleur, comme ailleurs, l'on déplore l'apparition de lucarnes en « chien-assis », l'emploi intempestif de maçonneries en « opus incertum », de menuiseries dites rustiques, de fenêtres à petits carreaux, de couvertures en fibro-ciment ou en tuiles mécaniques, de toits en terrasse. Plus grave l'élargissement des baies qui détruit l'équilibre des façades. Et pourtant le coût de ces transformations malheureuses excède bien souvent celui d'une sage restauration.



actuel parc à caravanes qui ne sert pas à la réputation touristique de Barfleur



rue St-Thomas

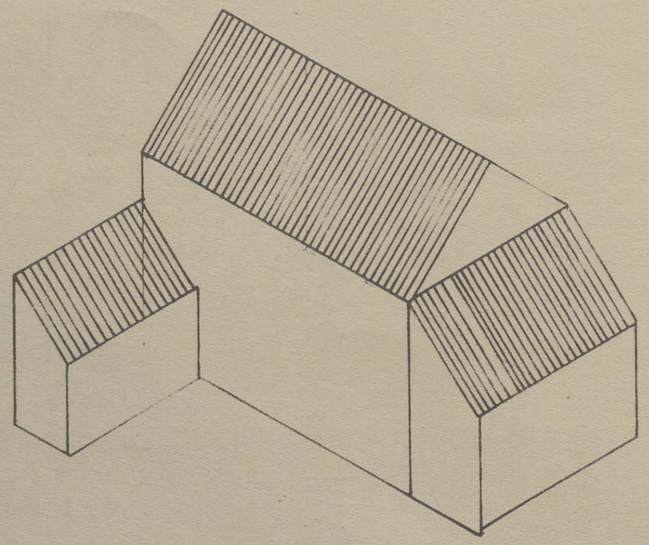


IMPORTANCE DES DEVANTURES. L'un des problèmes essentiels à Barfleur est de donner de la vie à ses rues en les faisant participer à l'animation du port. L'attrait principal de la ville n'est-il pas dans les couleurs vives des barques et bateaux de pêche en mouvement incessant ? Le reflet de l'activité du pays, ne doit-on pas le retrouver dans ses commerces, dans ses vitrines, dans ses étals ? L'habitat barfleurais est simple dans ses lignes, sobre dans ses formes, fondu dans ses teintes. La vie, la fantaisie, la lumière sont apportées par le contraste des embarcations. Les devantures ne doivent-elles pas, elles aussi, attirer par la couleur le regard du passant ? Les mouliers, accostés au quai, sont personnalisés par leurs peintures franches et variées, jamais ternes ni agressives, par leurs dimensions et leurs lignes, très proches les unes des autres et parfaitement adaptées à leur fonction. Qu'il en soit de même pour les boutiques. Qu'elles égayent les rues par leurs coloris tout en restant en harmonie avec leur genre propre d'activité et avec les maisons qui les encadrent. Les vieilles boutiques de Barfleur, du XIXe au début du XXe s., sont de bons modèles. Elles ont une grande saveur de province avec leurs carreaux, leurs moulurations, leurs corniches, leurs grandes lettres rechampies, leurs coloris éclatants. Malheureusement ces boutiques sont devenues rares et, pour compléter notre documentation, il faudra fouiller dans les albums de cartes postales.



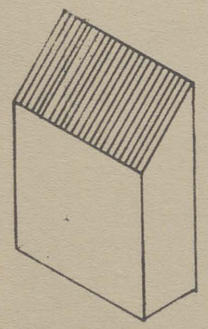
un excellent modèle de maison d'habitation et de boutiques traditionnelles, 8, rue Saint-Thomas



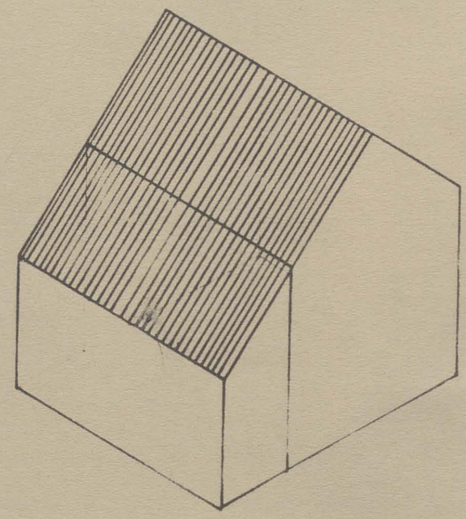


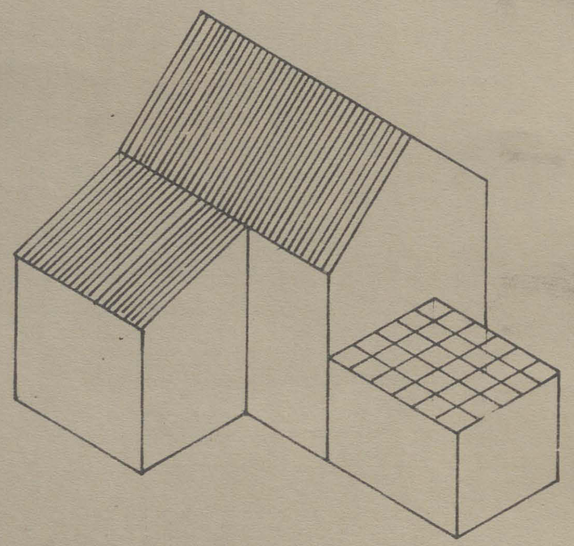
BARFLEUR

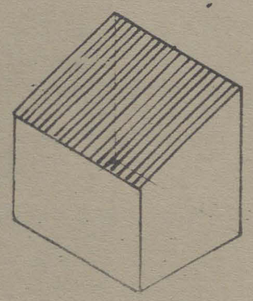
VOLUMES SIMPLES

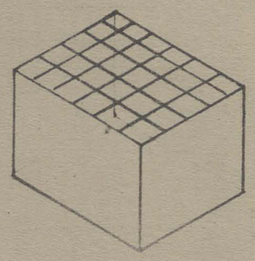


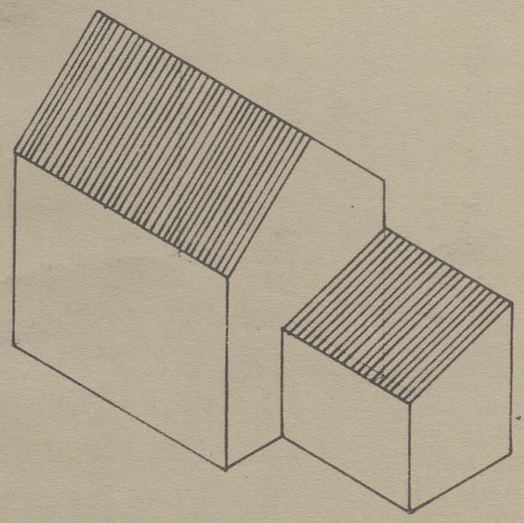
« OUI - MAIS »



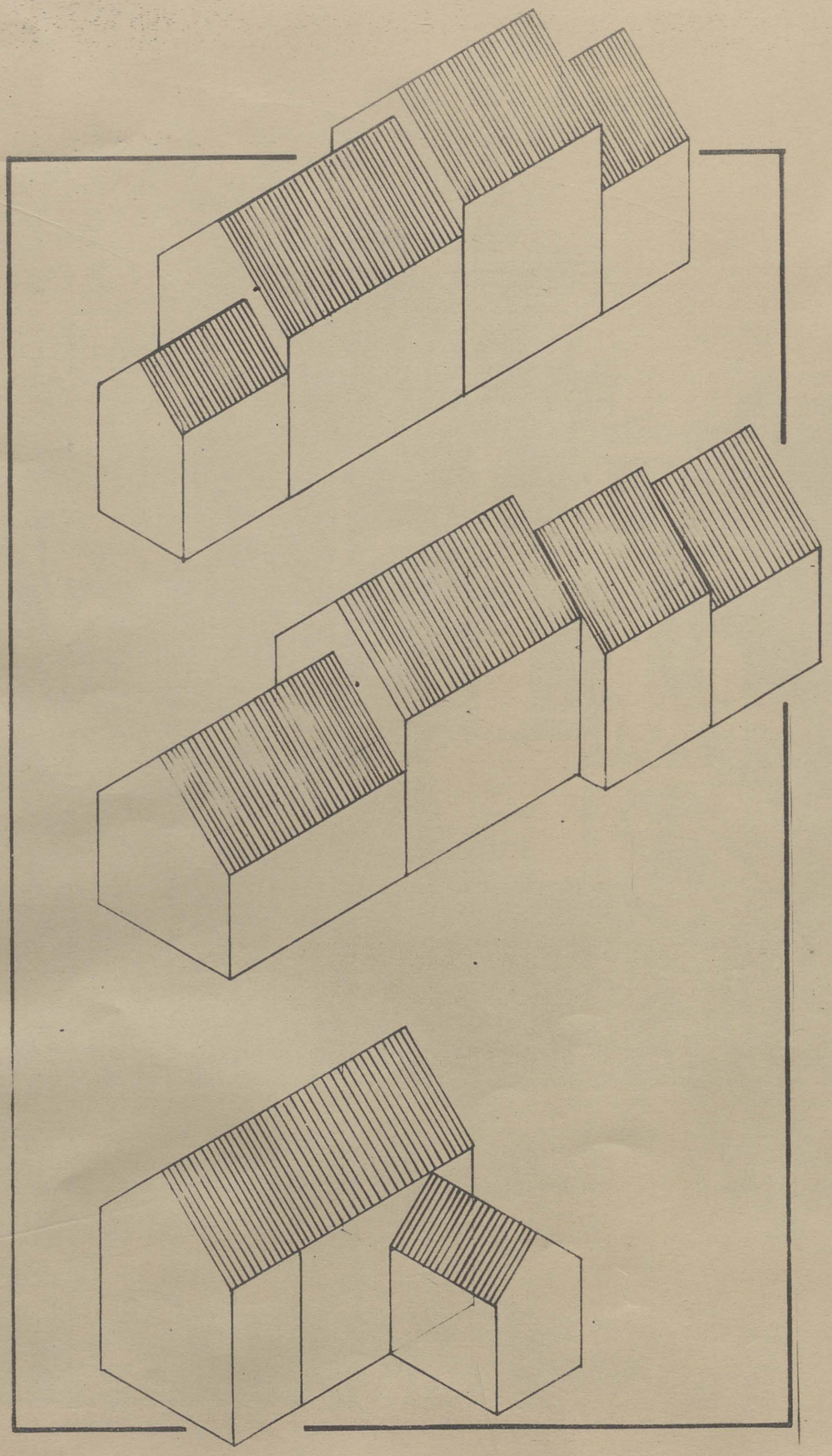






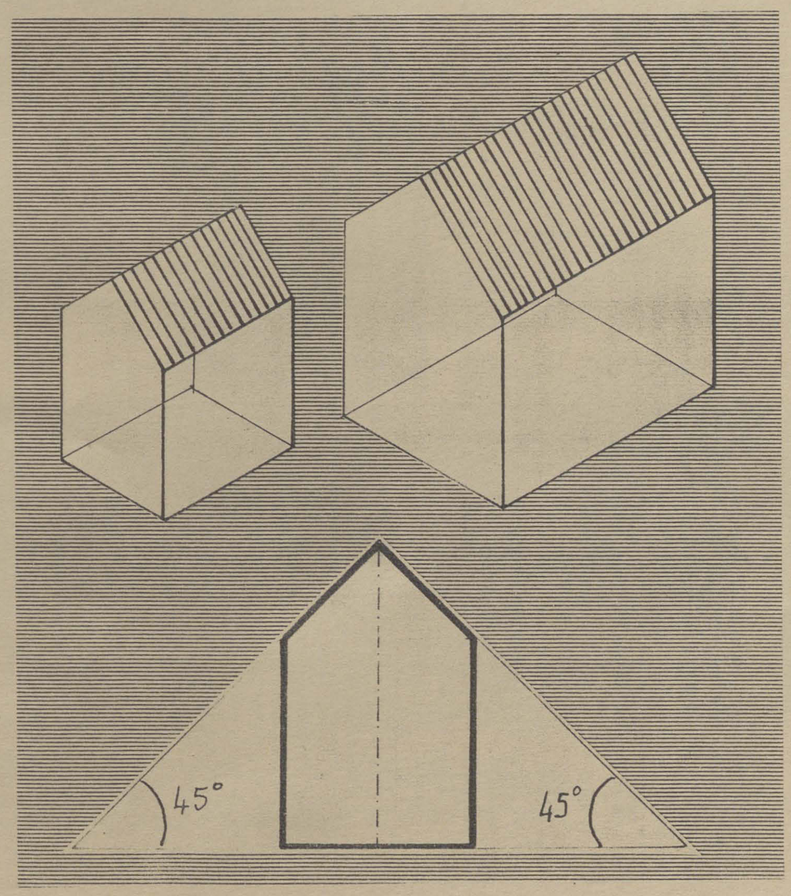


« NON »



QUELQUES PRINCIPES POUR LES RESTAURATIONS ET LES CONSTRUCTIONS. Les innovations ne sont pas à rejeter a priori. L'important est moins de s'attacher à des formules anciennes que de respecter les principes fondamentaux de celles-ci : adaptation au site, utilisation judicieuse des matériaux, justes proportions. Lorsqu'il s'agit de constructions neuves, un soin tout particulier doit être apporté au choix des volumes et des couleurs et à leur insertion dans le contexte, en tenant compte des alignements existants. Le pavillon isolé qui prolifère dans toute la France — et le Val de Saire n'est pas épargné — ne respecte généralement pas ces principes et crée trop souvent une véritable rupture avec les constructions anciennes et la nature environnante. Si ce mal s'étendait, bientôt il n'y aurait plus ni villes ni campagne. A Barfleur, il faut faire un effort tout particulier pour conserver les toitures en pierre. L'état et les collectivités locales se doivent de venir en aide aux propriétaires qui, seuls, ne sont plus en mesure d'assumer leur maintien. Il faut proscrire les crépis dont les couleurs sont étrangères au pays. Il faut débarrasser les rues de la forêt de poteaux, de câbles et d'antennes qui les encombrent. Il faut s'efforcer de supprimer certaines constructions ou baraquements provisoires irritants pour la vue ou bien, si c'est impossible, les « maquillller » de manière à ce qu'ils disparaissent esthétiquement.

OUI



un exemple des transformations subies par un groupe de maisons barfleuraises de 1865 à nos jours

numéros 3, 4 et 5 quai Henri Chardon

1



2



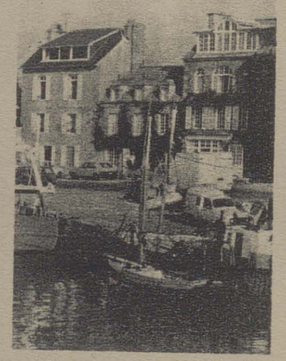
3



4



5



1) vers 1865 : le quai Henri Chardon n'existe pas encore. Des maisons très simples à 1 ou 2 étages. Les deux de gauche sont couvertes en chaume ; celle de droite en pierre — signe d'aisance —

2) 1900 : le quai et la cale de granit sont achevés ; sur la maison de gauche l'on a construit un étage supplémentaire couvert en pierre ; au rez-de-chaussée, boutique. Sur la maison du milieu, l'on a créé trois lucarnes à croupe et remplacé le toit de chaume par de la pierre. La maison de droite est pourvue d'un second étage avec toiture en pierre et deux grandes lucarnes en bâtière (maison d'Henri Chardon)

3) 1910 : maison de gauche : nouvel étage, toit en terrasse à balustrade ; suppression de la boutique du rez-de-chaussée

4) vers 1930 : maison de droite : nouvelle toiture ; les lucarnes en bâtière sont remplacées par un énorme chien-assis qui fait penser aux villas des plages anglaises ; sur le mur pignon, un immense encorbellement en colombages évoque le Pays d'Auge

5) état actuel : maison de gauche : la terrasse est remplacée par un toit en ardoises percé d'un large chien-assis

seule la maison du milieu, tout en se transformant, a su conserver le caractère propre du pays. Certes le toit de chaume a disparu mais la toiture en pierre qui le remplace, avec ses faîtages traditionnels, s'inscrit dans la meilleure tradition cotentinoise



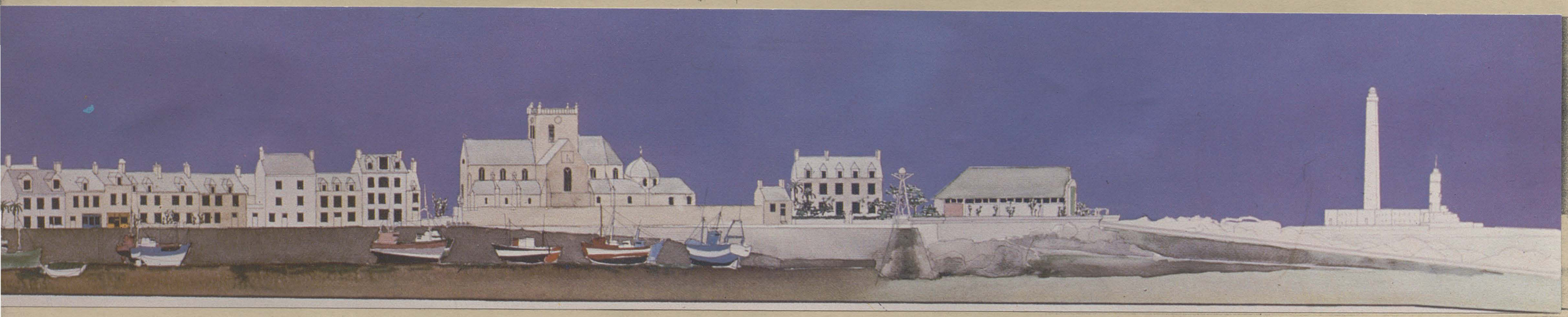
rue Varengue.

1910 :

la grande grève au nord de l'église



l'extrémité de la pointe Saint-Nicolas, élévation avec propositions par Fr. Pougheol



RUE DE LA HALLE

élévation d'un groupe de maisons de la rue St-Thomas



PROPOSITIONS :

n° 43 : refaire des peintures discrètes ton sur ton avec rechampi ; supprimer la pancarte actuelle et la remplacer par une enseigne aux formes étudiées

n° 41 : donner à la devanture plus d'agrément par un choix de couleurs rappelant celles des bateaux de pêche

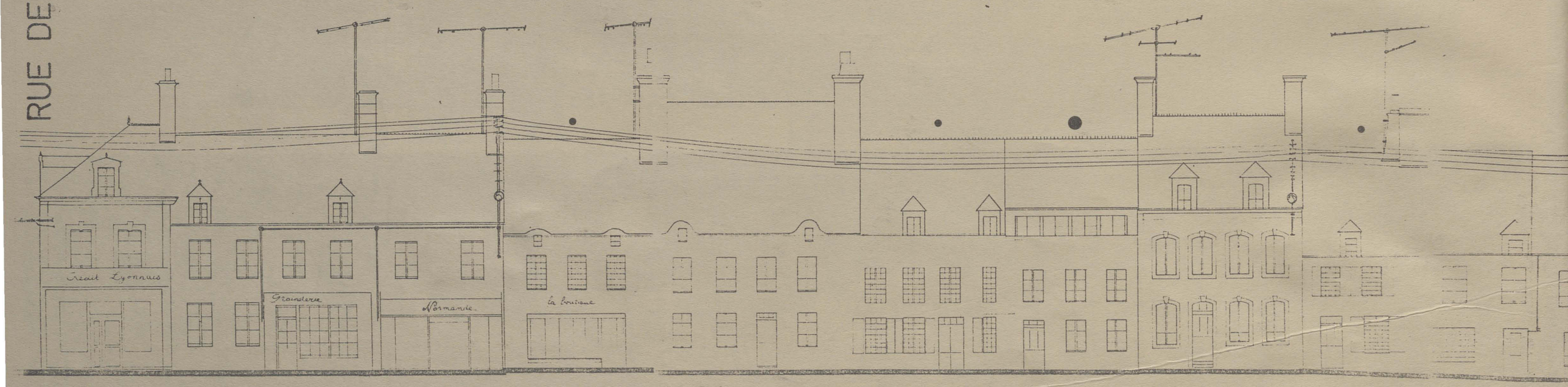
n° 39 : supprimer la potence électrique ; composer une devanture exaltant le caractère portuaire et exotique de Barfleur

n° 37 : recomposer une devanture attrayante respectant la nature de la façade

n° 31 : remplacer le chien-assis par un véritable étage avec toiture traditionnelle

n° 25 : refaire à la place de la baie et de la porte d'entrée une boutique traditionnelle

mise en valeur



N° 43

état actuel

n° 17 : remplacer la couverture en fibro-ciment par de l'ardoise

n°s 15 et 13 : supprimer la potence électrique et reconstituer sur les deux façades deux devantures traditionnelles

n° 11 : composer une enseigne indiquant la fonction du commerce en rapport avec le caractère de Barfleur

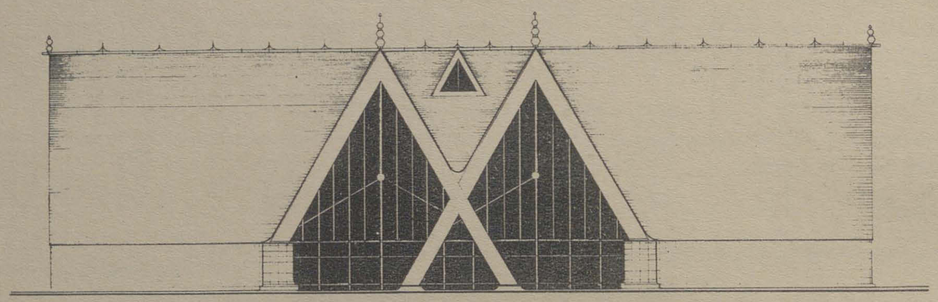
RUE SAINT THOMAS

RUE VARENGUE

N° 3

BARFLEUR

DEVELOPPEMENT



la halle projetée sur le quai


Aménagements de voies piétonnières et d'espaces publics plantations d'arbres
Constructions nouvelles
Constructions existantes
COMMUNE DE GATTEVILLE-LE-PHARE
PROMENADE DES DIGUES
LA GRANDE GREVE
LE NORD
Rue du Port
Rue Saint-Nicolas
Henri-Chardon
HALLE
Quai
CHERBOURG 27 km
Rue des Fours
Rue Saint-Thomas
Rue du Pont-Salley
Rue de la Poste
Rue de la Cale
Rue de la Fleurette
Rue de la Tannerie
Rue de la Pierre
Rue de la Cale
Rue du Quai Gallay
Rue Alfred Rossel
Rue Victor Hugo
Rue Alfred Rossel
Rue de la Plage

le port de Barfleur avec une légère brume, matin d'hiver

AMENAGEMENTS IMPORTANTS. Quelques travaux d'envergure sont à prévoir. En premier lieu la construction d'une halle sur le terre-plein du quai Henri Chardon. Cette halle aurait de multiples fonctions. Elle serait utilisée bien sûr pour le marché hebdomadaire — ou la criée au poisson l'été —. Elle pourrait aussi abriter la capitainerie du port, le club nautique, le syndicat d'initiatives. Elle servirait de salle des fêtes et de hall d'exposition. Sa situation privilégiée conférerait à cette partie du quai, actuellement très déséquilibrée, une vie nouvelle. Elle deviendrait le pôle d'attraction économique, social et culturel de Barfleur. Derrière cette halle, l'on devra restaurer quelques maisons et même en construire de nouvelles afin de supprimer l'actuelle rupture d'alignement qui nuit tant à la physionomie du quai.

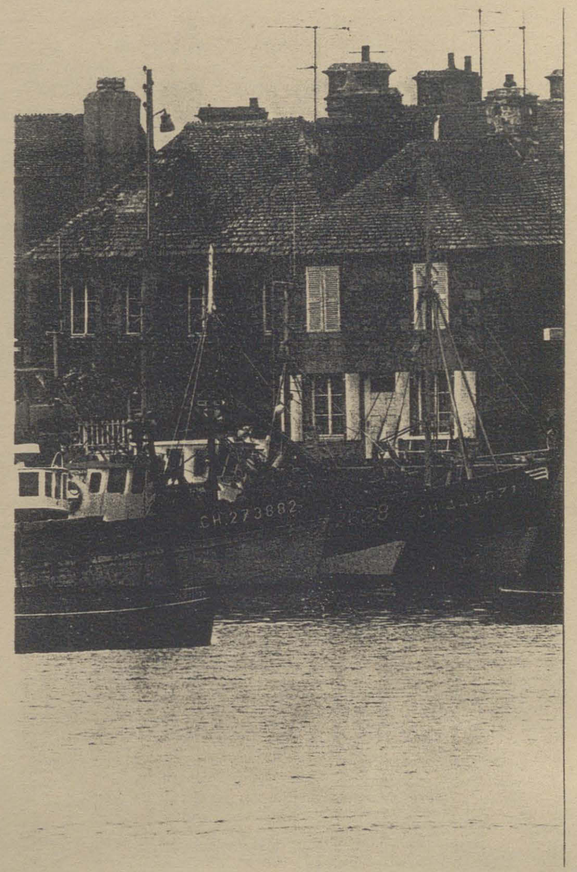
Il existe au fond du port des entrepôts qui ne servent plus et dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils sont disgracieux. Ne pourraient-ils faire place à des chantiers navals, ou éventuellement, à de nouvelles habitations ?

A la Bretonne, l'on se doit de préserver les cultures maraîchères qui bordent la mer. Par contre, la rue Julie Postel aurait avantage à être prolongée jusqu'au feu du nord, ce qui, grâce à un bon alignement, constituerait un vis-à-vis au quai Henri Chardon infiniment plus agréable que des pavillons isolés.





LE PORT. Reste le problème du port de plaisance. Le tourisme occupe une place privilégiée à Barfleur. Les visiteurs français et étrangers s'y plaisent. Ils apprécient son cadre inoubliable et ils y reviennent fidèlement. Parfois ils en font le point de départ d'excursions maritimes que favorise la situation géographique, l'une des meilleures de la Manche sous ce rapport. Mais il faut que le développement du port de plaisance reste à l'échelle de la ville et qu'il ne rétrécisse pas l'espace dont dispose aujourd'hui la pêche. Ne profitons pas du marasme actuel de celle-ci pour diminuer son importance. Bien au contraire mettons tout en action pour la protéger et, si possible, la développer. Favorisons l'implantation d'établissements de mareyage, d'ateliers de réparation et de magasins d'articles spécialisés.
Une grande partie du port actuel est occupée par des rochers qui peuvent être déblayés. Le creusement d'un bassin à flot pourrait même être envisagé dans les terres inondables que traverse le ruisseau de la Bretonne derrière le pont Salley.
Toute transformation ou rénovation du port de Barfleur suppose le renforcement de sa protection, notamment la création d'une nouvelle jetée au nord-est. Ces aménagements pourraient permettre à un ou plusieurs chantiers navals de se réinstaller à Barfleur, ce qui apporterait quelques emplois durables.





terres inondables de la Bretonne derrière le pont Salley.

LA VEGETATION. Bâtiments publics, boutiques et maisons ont un complément naturel : la végétation. Barfleur, de par sa position à l'extrémité nord-est du Cotentin, bénéficie d'un micro-climat extrêmement tempéré qui permet, malgré les vents, la croissance de multiples essences exotiques et maritimes inconnues dans le reste de la Normandie. C'est l'agrément de ses jardins. Pourquoi cette végétation ne ferait-elle pas l'ornement et le charme de ses rues et de ses quais ? Nous proposerons — cela n'a rien d'audacieux — la plantation, notamment quai Henri Chardon, de ces superbes cordylines que l'on admire dans le beau jardin situé à l'est de l'église et que les Barfleurais appellent — à tort scientifiquement, mais on leur pardonne volontiers — du joli nom si évocateur de « dragonniers ». Cordylines, palmiers nains et autres essences « rares » pourraient, mélangées aux plus belles du pays, constituer au Crako un ravissant jardin public — qui aurait, de plus, le mérite de remplacer l'actuel parc à caravanes qui ne sert pas à la réputation touristique de Barfleur —. Ces aménagements de jardins, ces plantations seraient complétés, dans la périphérie du port et le long du littoral, par des sentiers piétonniers que l'on aurait soin de ponctuer çà et là de tables et de bancs qui inciteraient, dans un cadre captivant, à la promenade et au plus agréable délassement.



dragonniers (cordylines)

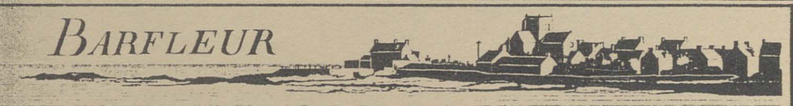
LES POSSIBILITES OFFERTES PAR LE CLIMAT. Pour peu toutefois que son âme soit sensible aux joies que peuvent procurer les beautés de la nature, l'habitant du Cotentin revient toujours enthousiasmé de ce qu'il a pu voir dans les jardins lors d'une excursion à Jersey ou à Guernesey et il est peut-être porté à croire que ce qu'il a vu il ne peut le réaliser chez lui dans son jardin. Et cependant le climat de la pointe du Val de Saire, comme celui de la pointe de la Hague, est très voisin du climat des Iles. L'hiver à Barfleur y est aussi doux, les gelées aussi rares et aussi minimes, l'ensoleillement très voisin. Alors qu'en hiver il arrive que les hauteurs soient recouvertes de neige, la plupart du temps la côte en est indemne : c'est pourquoi les cultures de primeurs y ont détrôné l'élevage. Si son œil est averti, le promeneur pourra voir à Saint-Pierre même un bananier qui a donné des bananes, hélas tombées sans avoir pu mûrir ; à Jonville — plage de Réville —, des mimosas dits d'été, de grandes véroniques aux fleurs rouges, roses ou violettes ; à Tocqueville, quelques eucalyptus d'Australie ; à Gatteville, autour de l'église, une décoration très réussie de végétaux sortant de l'ordinaire ; à Saint-Vaast, de nombreux mimosas et des fuchsias garnissant les murs de l'hôtel de France dont ils sont l'orgueil ; à Barfleur même, à la Bretonne ou derrière l'église, des phormium de Nouvelle-Zélande et les plus belles cordylines — improprement appelées dracaena — qu'il soit possible de voir dans tout l'ouest de la France. Elles n'ont pas été touchées par le froid de 1963 alors que partout ailleurs elles furent gelées jusqu'au sol, preuve manifeste de la douceur du climat de cette corne du Val de Saire.

LA BANALITE TROP FREQUENTE DES JARDINS. C'est un spectacle affligeant que ces tristes banalités de nos jardins que sont les troënes, les fusains, aucubas, buis qui y foisonnent ; la pauvreté de nos collections et de nos pépinières ; le manque d'intérêt des propriétaires de jardins pour la nouveauté. Il en découle une certaine monotonie de nos parcs et de nos jardins inconnue en Angleterre. Il est à souhaiter que tant de végétaux, de culture et de multiplication faciles sortent enfin d'un oubli immérité. Ils pourraient ajouter beaucoup à la parure de notre environnement. A Madère, au Portugal, en Angleterre, le bord des routes est agréablement planté. Pourquoi ne pas suivre cet exemple ?

MAIS ALORS QUE PLANTER ? Sans aller chercher les espèces rares, difficiles ou coûteuses, on pourrait, pour les haies, remplacer les tristes lauriers-palmes par des fuchsias, ou des escallonias du Chili, si gais en juin lors de leur floraison rouge ou rose. Les agapanthes aux inflorescences bleues, qui émerveillent le voyageur à Madère, prospèrent ici sans soins spéciaux. Certaines agaves peuvent vivre assez longtemps pour atteindre leur taille adulte et même développer leur immense hampe florale. Les grandes bruyères méditerranéennes, dans les sols non calcaires, sont très décoratives. Dans ces mêmes sols, les rhododendrons et les camellias seraient à utiliser beaucoup plus qu'il ne l'est fait. Les véroniques qui, en réalité, sont des hébé de Nouvelle-Zélande, ont un faciès très différent de ce que nous sommes habitués à voir avec leurs belles fleurs décoratives en été, alors que les floraisons sont devenues rares. Il en est de même des olearia et des seneçons arbustifs, très aisément bouturables. Pourquoi ne pas multiplier les « mimosas », originaires de Tasmanie ? Ils se propagent facilement par drageons séparés au printemps. On pourrait répandre le grand echium des Canaries, voisin de nos vipérines indigènes. En deux ou trois ans il donne un tel cachet d'exotisme avec ses grandes chandelles bleues de deux ou trois mètres de hauteur ! Il est sans doute un peu fragile au froid ; mais il se ressème spontanément et sa croissance est très rapide. Les calla — ces arum aux grandes fleurs blanches — se sont installés un peu partout. On pourrait avec profit leur adjoindre crinum, crocosmia, alstroemeres, brodiaea qui ne sont pas plus fragiles et que les catalogues proposent couramment. Il en est de même des gazania et des nombreux mesembryanthemum — vulgairement ficoïdes — prospérant en situation ensoleillée. Parmi les arbustes qui se multiplient facilement par boutures, les garrya et les griselinia seraient à utiliser plus souvent, de même que le très beau peuplier aurora dont les feuilles en été paraissent de grandes fleurs blanches. Il existe des cultivars de ribes (ou cassis-fleur) infiniment plus colorés et plus beaux que celui partout répandu et dont la culture est tout aussi aisée. Le genêt a des formes à fleurs roses ou rouges rarement rencontrées qui pourraient ajouter des coloris nouveaux.

Avec un peu d'imagination et à peu de frais, l'aspect de nos jardins et de nos chemins en serait entièrement rénové.

BARFLEUR



QUE PLANTER ?

façade postérieure de la maison Alexandre sur le jardin





POINTE DE BARFLEUR

- SITE A PROTEGER - (10.000e) -

BARFLEUR

limites du site

cadastre :

COMMUNE DE BARFLEURE toutes sections

COMMUNE DE GATTEVILLE dans les sections A1 B1 C1 C3

dans les zones du P.O.S.: IIND, INDe, INDd, INDa



100m 0 500 1000 1500 2000m

Direction Départementale de l'Equipement G.E.P. de la Manche

Plan d'Occupation des Sols du G. U. du Cap Levi



Angoville en saire
Bretteville en saire
Carneville
Cosqueville
Digosville
Fermanville
➤ Gatteville le phare
Gonneville
Gouberville
Maupertus sur mer
Neville sur mer
Rethoville
St Pierre église
Tocqueville
Varouville
Vrasville

Limite de zone
Limite de secteur
Terrains boisés classés à conserver
Sentiers pédestres ou équestres à conserver
Emplacements réservé

3 DOCUMENT GRAPHIQUE

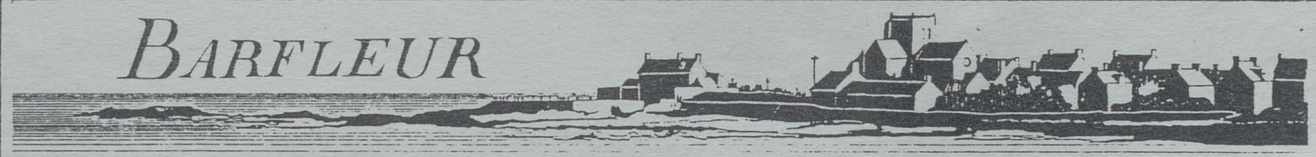
Echelle du 1/5000e	Mis à jour le
Publié le 30 décembre 1976	Modifié le
Approuvé le	Révisé le

date 21.4.80.

IIND
IND
INDa
UB
UC
NB1
NBa
NC

MER DE LA MANCHE
COMMUNE DE BARFLEUR
COMMUNE DE TOCQUEVILLE
COMMUNE DE STE GENEVIEVE
COMMUNE DE MONTFARVILLE

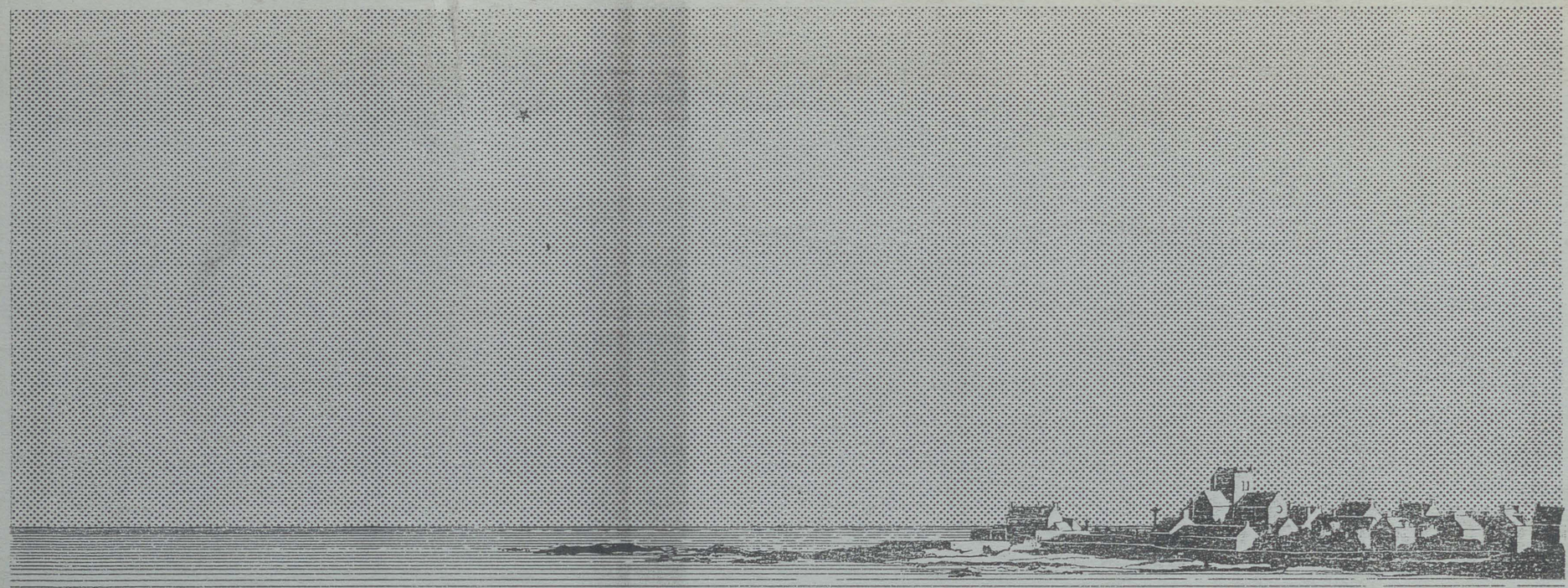
BARFLEUR



étude de sauvegarde entreprise par l'association A.S.B.O.U.R.G.

ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE
ET LA MISE EN VALEUR
DES BOURGS ET VILLAGES
DE LA BASSE-NORMANDIE

Secrétaire Général : J. POUGHEOL, 49, rue Canchy, 14300 CAEN.



BARFLEUR

ETUDE DE SITE & D'ARCHITECTURE 1980-1982

A.S.B.O.U.R.G.
par François Pougheol

MINISTERE DE L'ENVIRONNEMENT

14 rue des Croisiers B.P.F. 14 053 CAEN CEDEX